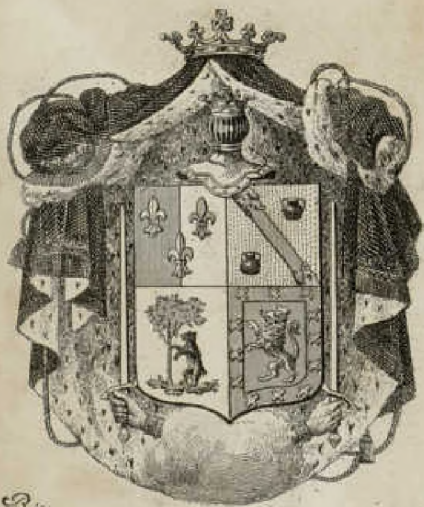
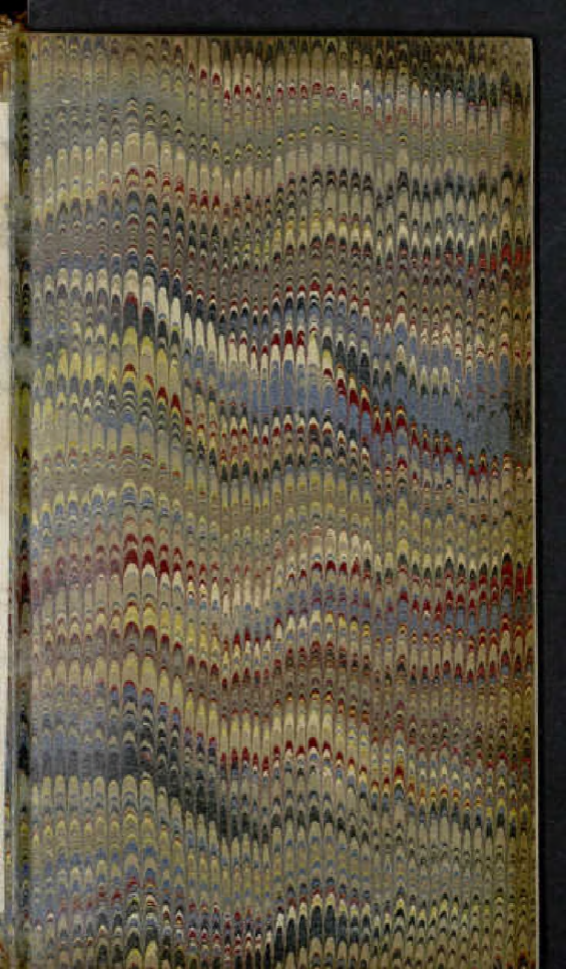




HISTOIRE  
DE HENRI  
DE  
CASTILLE



*Biblioteca de D. Feliciano Ramirez de Arellano,  
Marqués de la Fuensanta del Valle.*



Pa 1  
25K

Sig. 17-6.

XVII-14



# HISTOIRE

SECRETÉ

DE

# HENRY IV.

ROY DE CASTILLE.



*no 8460*

A VILLE FRANCHE,

Chez PIERRE & HENRY.

---

M. DC. XCVI.



HISTOIRE

SECRET

DE

HENRY IV


ROY DE CASTILLE



chez PIERRE & HENRY

MDCXCVI

AVIS DU LIBRAIRE  
AU LECTEUR.

 N m'a assuré que cette Histoire avoit été trouvée avec quelques autres de même nature, parmi les papiers d'une Dame Illustre qui est morte depuis un an ou deux, Les Liaisons que cette Dame avoit avec ceux de qui nous avons les meilleurs Ouvrages qui ayent paru en ce genre, pourroient faire croire que celuy-cy est de la même main. Mais ce n'est point par cette prévention qu'on en doit juger : c'est par l'Ouvrage même, qui a été d'autant plus estimé de tous ceux à qui je l'ay fait voir, qu'on a peu veu de Romans écrits de la sorte. La pluspart des Romans sont peu naturels, & pour le

A 2 stile

*stile & pour les sentimens ; au lieu qu'icy on trouvera la nature toujours représentée telle qu'elle est , sans qu'on ait cherché à en flater & à en déguiser la foiblesse & la bizarerie. A l'égard du stile , on verra bien qu'il est d'une main habile , qui a cherché à faire trouver dans ce qu'il écrit plus de sentimens que de paroles ; & c'est encore en cela qu'on trouvera cette Histoire différente des Romans ordinaires : aussi n'est-t'elle Roman qu'en quelques circonstances , comme m'en ont assuré ceux qui ont lû les Historiens d'Espagne.*

*Si elle plaît , elle sera bientôt suivie de quelques autres qui paroissent de la même main , & qui ont été trouvées parmi les mêmes papiers.*

HIS-



HISTOIRE  
 SECRETE  
 DES AMOURS  
 DE  
 HENRY IV.  
 ROY DE CASTILLE,  
 SURNOMME' L'IMPUISSANT.

---

LIVRE PREMIER.

**L**E Mariage de Henry IV.  
 Roy de Castille avec  
 Blanche de Navarre, ayant  
 été déclaré nul par le Pape  
 Nicolas V. cette malheureuse Prin-  
 cesse quitta sa place à Jeanne de Por-

tugal , qui étoit la plus belle femme de l'Europe.

Le Roy étoit un Prince magnifique ; il n'épargna rien pour bien recevoir sa nouvelle épouse ; il luy fit faire à Leon la plus superbe entrée dont l'Histoire d'Espagne ait jamais parlé ; & l'Archevêque de Seville (Alphonse de Fonseca , qui entroit dans toutes les inclinations du Roy , dont il avoit jusques-là gouverné l'esprit , ) traita toute la Cour , & par une galanterie qui étoit en usage en ce temps-là , il fit servir dans un festin magnifique , deux grands bassins remplis de bagues d'or de toutes sortes de pierreries d'un travail admirable : c'étoit pour les Dames qu'un mets si nouveau & si éclatant étoit servy ; la Reine en fit la distribution : mais le Roy voulant porter la galanterie plus loin , commanda à la Reine de faire present de sa bague à ce-  
luy

luy de tous les Cavaliers qui luy plairoit le plus; ordonnant aux autres Dames de faire la même chose.

La Reine prenant sa bague, la presenta au Roy; & le Roy disant qu'il ne vouloit pas être compté, la donna à Bertrand de la Cueva, Comte de Ledésma, qui commençoit à être son Favory.

L'action du Roy donna de la jalousie à tous les autres Seigneurs, qui voyoient par là qu'on leur preferoit le Comte de Ledésma: mais le Roy parût jaloux lui-même, quand il vit qu'une des plus belles Dames de l'Assemblée, nommée Catherine de Sandoval, donnoit sa bague à Alphonse de Cordouë.

Le Roy avoit aimé cette Dame, & le chagrin qu'il fit paroître pour lors, fit croire qu'il l'aimoit encore. Il regarda Alphonse avec un visage irrité, & qui sembla

le menacer de la disgrâce qui luy arriva quelque temps après. Mais ce jeune Seigneur ne s'appercût point du chagrin du Roy : il avoit luy-même un trop grand sujet de chagrin. La faveur qu'on avoit faite au Comte de Ledésma l'avoit percé jusqu'au fond du cœur ; & il ne recût qu'avec une espece de repugnance, la bague que luy presenta Catherine de Sandoval, parce qu'il auroit souhaité celle de la Reine. Personne ne devina sa pensée, & on fut bien plus surpris que Catherine de Sandoval l'eût choisi pour luy donner sa bague, que de ce qu'il la recevoit froidement ; parce qu'on sçavoit que depuis quelque temps, ils ne se parloient plus : l'Assemblée se sépara, chacun s'en retournant avec la joye ou le chagrin dans le cœur, selon les diverses passions dont il étoit agité. On connoitra dans la suite de cette

pe-

petite Histoire, les interets différens des personnes dont nous parlons.

Alphonse de Cordouë étoit d'une des premières Maisons d'Espagne : & quoi que sa famille ne fut pas dans l'éclat où elle avoit été autrefois, il ne le cedoit qu'aux personnes de la Maison Roïale. C'étoit un de ces jeunes Seigneurs qui ont beaucoup de cœur, de vanité & de presumption, mais peu de conduite : il n'avoit pas assez de bien pour se passer de la faveur ; & il n'avoit pas assez d'adresse pour la trouver. Il avoit l'ame fort belle, un grand fonds de generosité, de la probité même autant qu'on en peut trouver dans un jeune homme qui aime le plaisir. Il avoit été enfant d'honneur du Roy dans le temps qu'il n'étoit encore que Prince d'Espagne : mais il n'avoit pû s'en faire aimer, soit qu'il n'eût pas assez de complaisance

A 5 pour



pour un Prince qui vouloit qu'on en eût une extrême pour luy, soit que leurs inclinations ne s'accordassent pas. Ainsi le Prince qui en succedant au Roy son pere, avoit répandu ses bienfaits sur les jeunes Seigneurs qui avoient paru attachez à son service, n'avoit rien fait pour Alphonse.

Il étoit donc à la Cour sans avoir de Charge qui le distinguât, & il souffroit sa disgrâce avec toute l'indifference dont un homme qui se piquoit assez de mépriser toutes choses, étoit capable. Quand il crut trouver bientôt dans l'amour dequoy se consoler de sa fortune; il devint amoureux de Catherine de Sandoval, qui étoit sans contredit la Dame la plus accomplie de la Cour. Elle étoit belle; mais son esprit & son cœur étoit d'un caractère encore plus engageant, que sa beauté. Alphonse qui étoit fort bien fait, & qui

avoit

avoit parmy les femmes autant de complaisance , qu'il en avoit peu parmy les hommes , trouva bien-toft l'art de luy plaire. Ils commencèrent à s'aimer de la meilleure foy du monde : mais leur amour ne pouvoit produire l'établissement ny de l'un ny de l'autre. Alphonse avoit peu de bien ; Catherine de Sandoval en avoit encore moins que luy : & leur mariage n'étoit capable que de faire deux malheureux.

Il y avoit à la Cour un grand party , sur lequel les plus grands Seigneurs d'Espagne jettoient les yeux : c'étoit la Comtesse de S. Etienne , petite fille du Conétable Alvare de Lune , dont le malheur est si celebre dans l'Histoire ( il eût la tête coupée sous Jean II. Pere de Henry. ) Cette Comtesse étoit la meilleure amie de Catherine de Sandoval ; elles étoient tou-

tes deux de même âge, elles avoient été élevées ensemble, & c'étoit assez que l'une souhaitât une chose, pour la faire approuver de l'autre. C'est ce qui fit venir la pensée à Catherine de ménager pour son Amant le mariage de la Comtesse. C'étoit un effort de générosité peu ordinaire à une Amante, que de vouloir elle-même se priver de son Amant. Mais Catherine étoit une personne extraordinaire; elle n'amoit que l'avantage d'Alphonse: & ne trouvant pas en sa fortune tout ce qui pourroit le rendre heureux, elle crût que bien loin de faire quelque chose qui démentit son amour, ce seroit le signaler, que de marier son Amant à une personne plus riche qu'elle, luy donnant par ce moyen la plus grande marque d'amour qu'il pût jamais recevoir.

Elle commença donc à s'appliquer aux moyens de faire réussir son

son dessein : elle y trouva toutes les dispositions qu'elle pouvoit souhaiter ; la Comtesse qui avoit veu souvent Alphonse avoit conçu pour luy des sentimens qui passoient l'estime ; elle avoit même souhaité plusieurs fois que ce jeune Seigneur eût moins d'attachement pour Catherine , & il y avoit des momens où elle auroit voulu le rendre infidèle : elle n'osoit pourtant , ou elle ne vouloit pas s'en flatter , soit qu'elle crût Alphonse incapable de changer , soit qu'elle fist scrupule d'enlever à son amie une conquête qui luy appartenoit si justement.

Ce n'étoit pas les seules dispositions favorables qui se trouvoient à l'établissement d'Alphonse : si la generosité obligeoit Catherine à penser à ce mariage , & si l'amour le faisoit souhaiter à la Comtesse de S. Estienne , la vengeance avoit encore plus fait de

14 HISTOIRE  
de chemin, que la generosité & l'a-  
mour.

Dom-Juan de Lune oncle de la Comtesse & son tuteur, avoit une haine mortelle pour le Marquis de Villena, qui après l'Archevêque de Séville, avoit la meilleure part au Gouvernement de l'Etat. Il se douta bien que le Marquis feroit demander la Comtesse pour son fils aîné: & voulant prévenir une demande qui seroit appuyée de l'autorité du Roy, il resolut de conclure le mariage de sa nièce avec un autre.

Il chercha un jeune homme de qualité, d'un grand courage, & capable de le seconder dans la haine qu'il avoit pour le Marquis. Il trouva toutes ces qualitez dans Alphonse de Cordouë, qui n'étoit pas trop dans les interests du Marquis, parce que le Marquis étoit Ministre & Favori. C'étoit l'unique raison qu'Alphonse eût  
de

de le haïr. Il s'imaginoit qu'il n'auroit pû être de ses amis, sans faire croire qu'il l'étoit de la faveur; & il n'étoit pas d'humeur à vouloir passer pour un homme intéressé.

Dom Juan eût donc bientôt arrêté son choix sur lui. Il se flatta aisément d'en obtenir tout ce qu'il voudroit, parce que la Comtesse de Saint Estienne étoit un de ces partis qu'on ne laisse gueres échapper à la Cour quand ils se présentent. Il ne perdit point de temps pour en faire la proposition. Alphonse la reçût avec embarras: il pria Dom Juan de luy donner un jour pour répondre, & il passa ce jour-là dans de grandes irresolutions. Il trouvoit d'un côté l'occasion de faire sa fortune, sans être obligé de ramper devant les Ministres: mais de l'autre il confideroit qu'il falloit quitter Catharine de Sandoval. Cette dernière

con-

consideration l'emporta : il ne pût se résoudre de preferer sa fortune à son amour ; il crût qu'il y auroit de la lâcheté à se marier pour être riche ; & ayant enfin pris le party de n'en rien faire , il alla trouver Dom Juan dès le lendemain , & il le remercia de sa bonne volonté.

Catherine de Sandoval ne sçachant point le dessein de Dom Juan, travailloit de son côté à gagner l'esprit de la Comtesse. Elle luy parla d'Alphonse , & la Comtesse ne pût luy dissimuler qu'elle eût eu beaucoup de joye de l'épouser si elle eut pû le faire , sans luy enlever son Amant. Catherine se mocqua de ce scrupule ; & la Comtesse persuadée plus par l'inclination qu'elle avoit pour Alphonse, que par toutes les raisons de Catherine , commença à esperer que la chole pourroit réussir.

Elle se flattoit déjà de cette es-

pe-

perance, quand Dom Juan luy vint dire le refus d'Alphonse. Elle en fut irritée par un sentiment naturel aux femmes, qui ne sçavent point pardonner de mépris, & qui se croyent toutes capables de donner de l'amour. Elle n'en voulut pourtant point de mal à Alphonse: tout son ressentiment tomba sur Catherine, parce qu'elle se persuada qu'il n'y avoit que son interest qui eût pû obliger cet Amant de la refuser; & oubliant le sacrifice que Catherine elle-même avoit voulu luy en faire, elle résolut de luy enlever un Amant si fidèle, croyant que la conquête en seroit d'autant plus glorieuse, qu'elle étoit plus difficile: mais elle ne voulut en être redevable qu'à elle seule; & bien loin de preser Dom Juan de solliciter encore Alphonse, ou de dire à son amie qu'elle étoit toute prête d'é-



d'épouser son Amant, comme elle avoit dit la premiere fois, elle leur fit entendre à tous deux, qu'il ne falloit plus penser à cette affaire. Elle n'oublia rien cependant pour la faire réussir: & comme elle avoit de la beauté & de l'esprit, elle auroit infailliblement réussi, si elle avoit eu affaire à un homme d'un autre caractère qu'Alphonse.

Un jour qu'elle se trouva auprès de luy à une promenade où toute la Cour étoit, elle luy demanda où en étoit l'affaire que le Roy poursuivoit auprès du Pape, pour faire rompre son mariage. Après qu'Alphonse luy eût appris ce qu'on en disoit; „ il faut dit la „ Comtesse, en baissant un peu la „ voix, que le Roy ait bien de „ l'inconstance, pour quitter u- „ ne personne avec laquelle il „ est tout accoustumé de vivre, „ & qui ne luy a donné nul  
sujet

fujet d'être mécontent. “

Je croy, reprit Alphonse, “  
 que c'est une inconstance qu'on “  
 pardonnera aisément à ce Prin- “  
 ce, puis que pour rendre une “  
 inconstance pardonnable, il suf- “  
 fit de dire qu'elle n'est pas en “  
 Amour, car il n'y a que cel- “  
 les-là qu'on ne doit jamais par- “  
 donner. Je ne suis pas tout- “  
 à-fait de vôtre sentiment, ré- “  
 pondit la Comtesse, & je par- “  
 donnerois pour moy plus aisé- “  
 ment à Alphonse de Cordouë “  
 l'inconstance qui luy feroit ou- “  
 blier Catherine de Sandoval, “  
 que je ne pardonne au Roy “  
 celle qui l'oblige de quitter la “  
 Reine : elle rougit un peu en ache- “  
 vant ces paroles, & Alphonse n'eût “  
 pas de peine à comprendre tout ce “  
 qu'elles vouloient dire : mais il “  
 prit la chose en raillant, & parlant “  
 plus haut, il rendit la conversation “  
 generale.

Dom

Dom Juan de son côté avoit fort bien entreveu que la Comtesse aimoit Alphonse : & comme l'indifference qu'elle affectoit en parlant de luy à son oncle , avoit plus fervy à découvrir son amour , que tout ce qu'elle auroit pû dire à son avantage ( car rien ne ressemble plus à l'Amour , qu'une indifference étudiée ) il commença à compter là-dessus : & comme il étoit de la dernière consequence pour luy de marier sa nièce dont le jeune Marquis de Villena commençoit à paroître amoureux , il alla trouver Catherine de Sandoval , il la pria de se joindre avec luy pour conclure l'affaire , & cherchant avec elle les moyens d'en venir à bout , il luy découvrit une pensée qui la jeta dans un étrange embarras ,

„ Madame , luy dit-il , nous ne  
 „ devons point esperer que vô-  
 „ tre Amant épouse ma nièce  
 tant

tant qu'il vous aimera ; & on  
 ne doit pas croire qu'il cesse  
 de vous aimer , tant que vous  
 ne serez point en la puissance  
 d'un autre : S'il est donc vrai,  
 comme vous le dites , que vous  
 pensiez serieusement à lui fai-  
 re épouser la Comtesse , vous  
 devez prendre les moyens qui  
 peuvent vous effacer de son  
 esprit ; & le meilleur moyen ,  
 c'est de vous marier. Je vous  
 épouseray , Madame , si vous y  
 consentez ; j'ay de la qualité &  
 du bien : mais ce n'est pas ce qui  
 doit vous faire embrasser ce par-  
 ty ; c'est l'assurance que vous  
 aurez après nôtre mariage de  
 conclure celuy d'Alphonse avec  
 ma nièce.

Ce discours étonna Catherine :  
 elle connut pour lors que si la  
 generosité porte quelquefois une  
 Amante jusqu'à se priver de celuy  
 qu'elle aime , il est difficile qu'elle  
 la

la porte jusqu'à se donner à une personne qu'elle n'aime pas : elle fut quelque temps interdite ; mais enfin elle répondit à Dom Juan d'une manière fort honnête, & qui lui fit croire qu'il pouvoit se flatter de l'esperance de voir réussir l'un & l'autre mariage.

Cependant Alphonse ne jouïssoit pas d'un repos fort tranquille ; il se croyoit d'autant plus malheureux, qu'on travailloit plus fortement à sa fortune : il s'apercevoit tout les jours que la Comtesse faisoit ce qu'elle pouvoit pour se faire aimer de luy ; mais il étoit trop à Catherine de Sandoval, pour se donner à une autre. Plus cette genereuse Amante l'exhortoit à prendre l'occasion qui se presentoit d'être un des plus riches Seigneurs de l'Espagne, plus il avoit de mépris des richesses : il y avoit des momens où il se plaignoit de son Amante ; il l'accusoit  
quel-

quelquefois de peu d'amour, puis qu'elle pouvoit se résoudre à le perdre; mais il l'aimoit toujours: ainsi la Comtesse ne recevoit de luy que des froideurs, & il évitoit Dom Juan par tout.

Il n'est pas difficile de se persuader que ce procédé ne devoit pas trop déplaire à Catherine. Elle sentit redoubler pour son Amant & son estime, & son amour: & peut-être auroit-elle quitté le dessein de luy faire épouser une autre personne, si les affaires n'eussent changé de face.

Le Roy qui vouloit détruire l'opinion qui commençoit déjà à se répandre à la Cour, & qui luy a fait donner dans les siècles suivans l'injurieux surnom (d'impuisant,) qui le distingue des autres Rois de Castille, ne se contentoit pas de faire travailler à Rome à rompre son premier ma-  
ria-

riage ; il chercha des maîtresses en Espagne , & il crût que pour n'être point accusé de l'impuissance dont on le soupçonnoit , c'étoit assez de paroître amoureux & galant.

Catherine de Sandoval fut la personne qu'il choisit pour l'objet de sa politique ou de son amour. Il commença à la rechercher & à se plaire avec elle ; il luy fit des presens , & le bruit se répandit bien-tost qu'elle étoit toute puissante sur son esprit. Elle n'écoula & ne souffrit l'amour du Roy , que pour avoir occasion de faire du bien à Alphonse. Cette occasion se presenta bien-tost , la Charge de Grand Maître de Saint Jacques étant venue à vaquer , Catherine la demanda pour Alphonse de Cordouë ; le Roy luy promit , & deux jours après il la donna à Bertrand de la Cueva jeune Gentilhomme qui  
com

commençoit à s'élever à la Cour. Catherine également surprise & irritée de ce procédé, en fit des plaintes; & le Roy en s'excusant fit connoître qu'il n'aymoit pas Alphonse, & que même il étoit un peu jaloux de l'intérêt que Catherine prenoit à sa fortune.

Cependant Alphonse étoit peu touché de la preference qu'on avoit faite de Bertrand de la Cueva; il n'avoit point souhaité la charge qu'on luy avoit refusée, parce qu'il ne pouvoit l'obtenir, que par la voye de la faveur: c'est ce qui l'avoit empêché de consentir à la proposition que Catherine luy avoit faite de la demander pour luy, & tandis que Bertrand n'avoit pas un amy qu'il ne fit agir auprès de l'Archevêque de Séville, & du Roy pour obtenir cette charge; Alphonse peu sensible à des honneurs qui coûtoient trop à

B

fa



sa fierté, n'étoit occupé que de son amour. Il étoit au deſeſpoir de la complaiſſance que Catherine avoit pour le Roy : il eût voulu qu'elle luy eût déclaré nettement qu'elle ne l'aimoit pas ; il l'accuſoit d'une infidélité achevée, parce qu'elle paſſoit tous les jours deux ou trois heures avec ce Prince : il eſt vray que ſa jalouſie n'alloit pas auſſi loin qu'elle eût pû aller, parce que le Roy & Catherine évitoient également l'occaſion de ſe trouver en particulier. Mais Alphonſe vouloit qu'on n'aimât que luy ; & il falloit que Catherine effuiât ſa mauvaiſe humeur ſur ce chapitre, & qu'elle travaillât malgré luy à luy procurer quelque charge.

Elle le faiſoit avec peu de ſuccès ; elles n'oſoit parler pour luy, que le Roy ne fit paroître de la jalouſie ; & Alphonſe ſ'aidoit ſi peu de ſon côté, que toute la fa-  
veur

veur de son Amante luy étoit entièrement inutile. C'est ce qui la fit résoudre de n'en point parler au Roy, & d'agir toujours sous main auprès de Dom-Juan & de la Comtesse de S. Estienne pour le mariage auquel ils avoient pensé depuis long-tems.

Le jeune Marquis de Villena s'étoit déclaré depuis quelques jours; il avoit demandé hautement la Comtesse; & le Roy auroit pressé la conclusion du mariage, s'il n'en eût été détourné par Catherine de Sandoval. Cette genereuse personne luy representa que la maison du Marquis n'étoit déjà que trop forte en Espagne; que toutes les richesses de la maison de Lune venant à fondre dans celle de Villena par le mariage de la Comtesse, elles rendroient le Marquis deux fois plus redoutable sous son Regne, que n'avoit été Alvare de Lune sous celui

celuy de son Pere Jean II. Elle s'étendit ensuite fort adroitement sur les malheurs qui suivent le trop grand pouvoir des favoris; & ne parlant que d'Alvare de Lune, elle fit adroitement comprendre au Roy, que le Marquis de Villena cherchoit à s'affurer de tout ce qu'il y avoit de plus illustre & de plus avantageux en Espagne & pour les richesses & pour le credit, afin de n'avoir personne qui peût luy résister lors qu'il luy plairoit se soulever contre la Maison Royale.

Si le discours de Catherine ne rendit pas le marquis suspect au Roy, il servit du moins à luy faire différer le mariage de son Fils avec la Comtesse de S. Estienne; & c'est tout ce que Catherine demandoit.

Un jour que le Marquis de Villena étoit venu solliciter le Roy de parler à la Comtesse en faveur de son

son-fils ; ce Prince importuné, luy dit qu'il étoit trop pressé, & qu'il avoit dessein de marier la Comtesse avec un autre : après cette reponse il entra chez Catherine, à laquelle il raconta ce qui venoit d'arriver.

Catherine loüa le Roy de la fermetée qu'il faisoit paroître & elle l'exhorta à marier en effet la Comtesse d'un autre côté. Mais à qui la marierons nous “ dit le Roy : il y a long- “ tems reprit Catherine, que V. “ M. me fait la guerre que jay “ me Alphonse de Cordouë, & “ tout ce que jay peu vous dire “ ne vous a point désabusé : “ jay trouvé une occasion de “ le faire ; c'est que je vous “ prie de bonne-foy de luy fai- “ re épouser la Comtesse. Le “ Roy parut surpris, & il rê- “ va quelque tems ; mais enfin il dit qu'il le vouloit bien, “

30 HISTOIRE  
pourveu que la Comtesse ny eut pas  
de répugnance.

Catherine ne perdit point de  
tems ; elle donna avis à Dom-Juan,  
& à la Comtesse de l'entretien  
qu'elle avoit eu avec le Roy ; &  
pour faire consentir Alphonse à  
conclure une affaire qui étoit en si  
bon chemin, elle luy écrivit ce  
billet.

*Je suis enfin obligée de vous prier de  
ne plus penser à moy : le Roy ma or-  
donné de vous oublier, & j'ay assez  
d'obligation à ce Prince pour luy obeïr  
en tout ce qu'il souhaite. Si j'ay en-  
core quelque pouvoir sur votre esprit,  
je vous prie de ne vous plus opposer à  
votre mariage avec la Comtesse de  
Saint Estienne. Dom-Juan vous dira  
qu'il ne tient qu'à vous de l'achever :  
je suis encore assez votre amie pour m'in-  
teresser à votre fortune.*

Dom-Juan porta ce billet ; &  
il fut témoin du désespoir d'Al-  
phonse : il se plaignoit de Cathe-  
rine

rine en des termes qui auroient peut-être fait repentir cette belle personne de l'artifice dont elle se servoit , pour obliger son Amant de prendre soin de sa fortune : car la lettre ne contenoit rien moins que la verité ; elle aimoit toujours Alphonse , & elle ne luy avoit écrit d'une maniere si dure , que pour luy persuader qu'elle étoit infidele , esperant que le dépit qu'il en auroit le feroit refoudre à se marier.

Elle se trompa ; & si Dom-Juan n'avoit dit mille mensonges pour luy persuader l'infidelité de Catherine , jamais il ne l'auroit cruë , ou du moins il n'auroit eu recours qu'au desespoir pour se vanger d'elle. Mais quand il entendit de la bouche de Dom-Juan qu'il y avoit longtemps que Catherine ne l'aimoit pas ; qu'il sçavoit de bonne part qu'elle n'avoit jamais pensé

à parler pour luy , lors qu'il avoit été question de donner la charge de Grand Maître , quand, dis-je , mille autre choses semblables que Dom-Juan inventa sur le champ , l'eurent convaincu de l'infidélité de Catherine , il eut honte de sa foiblesse ; & faisant tout d'un coup réflexion au misérable état de sa fortune , il regarda l'amour comme l'unique source de tous ses malheurs. Il promit à Dom-Juan d'avoir plus de docilité dans une affaire qui luy étoit plus avantageuse qu'à personne ; & dès le jour même il alla rendre visite à la Comtesse dont il se déclara l'amant. Il y trouva le jeune Marquis de Villena fort chagrin : il eut de la joye de voir le Favori humilié ; & rien ne luy donna tant d'envie d'épouser la Comtesse , que l'esperance de mortifier le Marquis.

Les choses étoient en cét état ,  
quand

quand l'Ambassadeur que le Roy avoit envoyé à Rome, revint avec la dispense du Pape ; & la Reine Blanche qui s'étoit déjà retirée de la Cour, eut ordre de retourner dans la Navarre ; & le Duc de Medina fut envoyé en Portugal pour amener la nouvelle Reine.

Le Roy qui n'avoit pas voulu qu'on parlât du Mariage de la Comtesse de Saint Estienne avant l'arrivée de la Reine, & qui craignoit d'ailleurs que les deux Rivaux, c'est à dire le Marquis de Villena, & Alphonse de Cordouë, n'en vinsent à quelque querelle fâcheuse, ou qui se repentoit peut être du consentement qu'il avoit donné en faveur d'Alphonse qu'il haïssoit, voulut que ce dernier allât au devant de la Princesse de Portugal avec le Duc de Medina.

Alphonse qui n'étoit pas fa-  
ché.



34 HISTOIRE  
ché de s'éloigner pour quelque  
tems de la Comtesse qu'il n'aimoit  
pas, receut l'ordre du Roy avec  
beaucoup de joye; il partit sans  
voir Catherine de Sandoval, par-  
ce qu'ils prenoient tous deux un  
grand soin de s'éviter. C'étoit par  
des motifs bien différens: Al-  
phonse ne pouvoit souffrir la veuë  
d'une personne qu'il avoit tant de  
raisons de croire infidelle; & Ca-  
therine fuioit la presence d'Al-  
phonse de peur de le desabuser. Il  
est vrai qu'elle souffroit des peines  
inconcevables, & que la violence  
qu'elle étoit obligée de se faire, ne  
luy laissoit guere l'esprit en repos:  
la seule esperance de contribuer à la  
fortune de son Amant, la consoloit  
dans de si grands sujets de chagrin.

Pour la Comtesse de S. Estien-  
ne, elle s'estimoit la plus heureu-  
se du monde. Le Roy luy avoit  
promis de luy laisser le choix d'un  
époux: & elle avoit toute sorte de

rai-

raisons de croire que Alphonse de Cordouë étoit digne de ce choix. Elle se faisoit encore quelques reproches sur le chapitre de Catherine de Sandoval, non qu'elle fût fachée d'enlever à son Amie un Amant si considerable ; elle avoit trop d'amour pour avoir quelque scrupule là dessus ; & s'il luy restoit encore quelque peine, c'est qu'elle sçavoit bien qu'Alphonse n'avoit donné sa parole à Dom-Juan, que depuis que le Roy aimoit Catherine de Sandoval : & pénétrant plus qu'elle ne pensoit dans les secrets sentimens d'Alphonse, elle s'imaginait quelque fois, que si cet Amant avoit oublié sa Maîtresse pour s'attacher à une autre, ce n'avoit été que par dépit. Elle avoit assez de délicatesse pour souhaiter qu'on l'aimât pour d'autres raisons : mais il arriva une chose qui luy fit croire qu'Alphonse lui faisoit un

entier sacrifice de sa premiere passion.

Catherine de Sandoval qui connoissoit le peu de bien d'Alphonse, crût qu'il pourroit avoir besoin d'argent pour les frais du voyage qu'il alloit faire en Portugal, parce que de l'humeur & de la qualité dont il étoit, il ne manqueroit pas de vouloir faire les choses avec une extrême magnificence. Elle résolut donc de le tirer de l'embaras ou elle le croyoit, & elle luy fit porter par une personne inconnuë pour plus de trente mille ducats de pierreries qu'elle avoit des divers presens du Roy.

Alphonse ne pouvant apprendre de celuy qui porta ce superbe present, de quelle part il luy étoit envoyé, crût qu'il venoit de la Comtesse de S. Estienne, qui étoit la seule Dame de la Cour qui eût assez de bien pour cela; & dans

dans cette pensée, il luy envoya toutes les pierreries qu'il avoit receuës, luy faisant dire qu'il la prioit de les garder jusqu'à son retour.

La Comtesse reconnut les pierreries; & comme elle ne douta pas qu'Alphonse ne les eût receuës de Catherine, elle crût qu'il luy en faisoit un present, pour luy faire comprendre que ce n'étoit plus de cette premiere Amante dont il cherchoit l'amitié & les faveurs: cette raison fut plus à son gré que toutes les pierreries; & elle se persuada sans peine qu'elle étoit autant aymée qu'elle pouvoit le souhaitter.

Pendant qu'elle se rejoüissoit d'un succez dont elle ne croyoit plus avoir lieu de douter, Alphonse étoit en Portugal qui s'engageoit dans une nouvelle passion, qui après bien des peines & des chagrins fut enfin la cause de sa perte.

Al-

Alphonse de Cordouë porta en Portugal le cœur d'un Amant qui ne cherche qu'à se retirer d'une passion, par quelque nouvel attachement : ainsi on ne doit pas s'étonner si dès qu'il vit la Princesse qui étoit destinée au Trône de Castille, il en devint amoureux : Ce fut moins la beauté de cette Princesse, quoy qu'extraordinaire, qui le toucha, que ses manieres douces & engageantes. il n'y avoit pas trois jours qu'il la connoissoit, quand la Princesse qui l'avoit déjà remarqué en plusieurs occasions, luy demanda son amitié. Ce compliment luy parut fort nouveau, & dans un Pays tel que l'Espagne, & d'une personne comme la Reine : mais il luy plût fort ; & quoy qu'il fut embarrassé pour y répondre, il ne laissa pas de prendre la résolution d'en profiter. Dès qu'il se fût un peu remis, il répondit à la Princesse, & il luy

luy promit son amitié en des termes si passionnez, qu'il ne douta pas qu'en ne parlant que de l'amitié, il n'eût fait paroître beaucoup d'amour.

La Princesse parut contente de sa réponse: elle y repartit sur le même ton dont elle avoit commencé: c'est ce qui flatta encore Alphonse dans sa passion naissante.

Il oublia pour lors entierement & la Comtesse de Saint Estienne & Catherine de Sandoval. Toutes ses pensées, toutes ses réflexions & tous ses empressements étoient pour la Princesse. Il en étoit toujours bien receu, elle temoignoit même une joye particuliere, quand elle le voyoit, & la familiarité avec laquelle ils en usoient ensemble, commença à luy faire croire qu'il étoit un peu aimé. Cette opinion jointe à la facilité qu'il avoit tous les jours de voir & d'en-

tre-

tretenir la Princesse, le rendit en  
 peu de tems l'Amant le plus pas-  
 sionné qui ait jamais été. Son a-  
 mour ne trouvoit rien qui l'em-  
 barassât. La Princesse avoit un  
 mérite très grand, le caractere de  
 son esprit sembloit plus solide que  
 n'est celuy de la pluspart des fem-  
 mes: aussi Alphonse ne regardoit  
 plus sa passion comme une foibles-  
 se. Il croyoit que c'étoit un tri-  
 but qu'il falloit rendre necessaire-  
 ment aux grandes qualitez de la  
 personne qui l'avoit charmé:  
 & regardant l'avenir avec les  
 yeux d'un Amant prévenu, il  
 n'y voyoit rien qui dût luy faire  
 apprehender la fuite d'une passion  
 si extraordinaire: il n'avoit pas  
 même de grands sujets de jalousie,  
 si la Princesse étoit destinée au  
 Roy de Castille; ce Prince n'é-  
 toit pas un mary qui dût rendre  
 un Amant jaloux: d'ailleurs il  
 se croyoit si bien luy même dans  
 l'es-

l'esprit de cette Princesse, & elle luy paroissoit avoir l'esprit si peu capable de changement, qu'il n'appréhendoit point que ses Rivaux l'emportassent un jour sur luy. Une seule chose luy caufoit du chagrin; c'étoit d'être toujours auprès de la Princesse sur le pié d'Ami. Cette qualité ne le contentoit pas; il auroit voulu être sur le pié d'un Amant déclaré: mais il n'osoit se déclarer, de peur de perdre même la qualité dont il étoit en possession. Il fit quelques démarches pour découvrir son amour; il luy arriva quelque fois étant avec la Princesse de luy parler avec des termes un peu vifs: mais dès qu'elle s'en apperçevait, elle le faisoit ressouvenir de son devoir; & Alphonse étoit toujours contraint de se retrancher sur l'amitié, jusqu'à ce que quelque occasion favorable luy permit de parler plus clairement de son amour.

Ce-



Cependant la Princesse arriva en Espagne. Le Roy son mary alla la trouver à Leon où le mariage se fit. Dom-Juan de Lune vouloit que celuy de sa nièce avec Alphonse se fit en même tems ; il en fit parler au Roy par Catherine de Sandoval : mais ce Prince ne s'expliqua pas là dessus : & comme Alphonse n'étoit occupé que de la Reine, il fit connoître à la Comtesse de S. Estienne tant de refroidissement, qu'elle crut ne devoir rien précipiter, de peur d'être refusée : les choses demeurèrent donc dans le même état où elles étoient avant le Mariage du Roy.

Ce fut en ce tems là que l'Archevêque de Seville donna le festin dont nous avons parlé au commencement de ce discours, dans lequel Catherine quoy qu'en froideur avec Alphonse, ne fit pas de scrupule de luy présenter sa Bague, soit

soit qu'elle voulût réveiller l'Amour & la jalousie du Roy, soit qu'elle eût peur qu'on ne remarquât l'empressement qu'Alphonse avoit pour la Reine, soit qu'elle n'eût pas été maîtresse de ses sentimens dans une occasion où il s'agissoit de marquer son choix.

Quand le Festin fut fini, & après que la Cour se fut retirée, & qu'on eût laissé le Roy seul avec la Reine, Alphonse qui avoit perdu l'esprit à force d'aimer cette Princesse, ne pût se résoudre de se retirer chez lui : il alla se promener seul sur une petite terrasse qui étoit sous les fenêtres de la Reine, ayant continuellement les yeux attachez sur ces fenêtres, & se plongeant dans toutes les pensées que son Amour & sa jalousie pouvoient luy donner :

Il y avoit deux heures qu'il étoit

étoit là, résolu d'y passer toute la nuit, quand il vit sortir d'un escalier dérobé qui descendoit sur cette terrasse, un homme qui venoit droit à luy : la nuit étoit fort obscure, & il ne le pût reconnoître. Il s'avança pourtant à sa rencontre ; & quand il fut près de luy, il sentit que cét homme sans luy rien dire le prit par le bras, & le mena droit à l'escalier. Alors cét homme l'ayant fait entrer, lui dit ces paroles, *Tu n'as qu'à monter tu trouveras la porte ouverte, & dans deux heures tu me retrouveras icy.* Cet homme ayant dit ces paroles se retira sur la terrasse fermant la porte sur Alphonse, qu'il laissa dans l'escalier.

Alphonse ne pouvoit deviner ni qui étoit cet homme, ni ce que tout cela vouloit dire : il sçavoit bien que l'escalier étoit un escalier dérobé qui donnoit dans un cabinet tout proche de la cham-

bre

bre de la Reine. Il rêva quelque tems à cette aventure , & fans y pouvoir rien comprendre il monta l'escalier. Il trouva la porte du cabinet ouverte , il y entra & il vit aussi que la porte de la chambre de la Reine n'étoit point fermée. Comme il croyoit que le Roy étoit avec elle , il se repentit d'être entré ; & il ne douta point qu'il ne fût perdu si on venoit à le trouver là ; il voulut sortir : mais il se sentit arrêter par une femme , qui le prenant par la main luy dit ? he bien Sire , vous trouvez vous encore mal : il reconnut que c'étoit la Reine , & jamais homme ne se trouva dans l'état où il se vit.

Il ne scavoit que comprendre à cette aventure ; & se voyant dans la chambre de la Reine , il jugeoit parce qu'elle luy disoit qu'elle le prenoit pour le Roy , & que le Roy n'étoit pas  
avec

avec elle : il crut que l'homme qui l'étoit venu prendre sur la terrasse pourroit bien être le Roy luy même, & il se refouvint qu'en effet cét homme avoit sa taille & sa voix : mais qu'imaginer & que croire ? cependant, la Reine le tenant toujours embrassé continuoit à luy demander s'il se trouvoit mal, & s'il ne vouloit pas qu'on cherchât quelque secours.

L'amour détermina Alphonse. Quoy qu'il vit bien qu'il y alloit de sa vie, il ne pût résister à une occasion qui luy mettoit cette Princesse entre les bras, il entra dans la chambre, il se mit au Lit ; & la Reine qui croyoit que c'étoit le Roy s'y mit avec luy.

Cette Avanture si surprenante, étoit fondée sur le dessein le plus extraordinaire que jamais un homme ait conçu : & la chose est si peu vray semblable, qu'on

n'y

n'y pourroit jamais ajoûter foy, si elle n'étoit une verité de l'Histoire.

Le Roy de Castille qui s'étoit apperçu que l'opinion qu'on avoit de son impuissance, autorisoit les factions qui se formoient tous les jours contre luy : resolut à quelque prix que ce fût d'effacer cette opinion, & de souffrir pour cela qu'un autre prît sa place dans le lit de la Reine. Celly sur qui il jetta les yeux, fut le Comte de Ledesma son favori : il convint donc avec luy, que dès qu'il se seroit retiré avec la Reine, la nuit de ses Noces, il feroit semblant de se trouver mal, qu'il descendroit sur la terrasse, où il ordonna au Comte de se trouver, & que le Comte montant par l'escalier dérobé, iroit dans le lit de la Reine, sans que cette Princesse s'en appercût ; qu'en-suite il reviendrait par le  
mê-

même escalier reprendre le Roy, qui retourneroit chez la Reine.

Les choses étant ainsi concertées, le Roy décendit comme il en étoit convenu ; & trouvant Alphonse sur la terrasse, il crût que c'étoit le Comte de Ledesma, & le fit monter comme nous avons dit. Et ne doutant point du tout que ce ne fût luy, qui fût chez la Reine, il se mit à l'attendre sur la terrasse. Il n'y avoit qu'un moment qu'Alphonse étoit entré, & que le Roy attendoit, quand le Comte de Ledesma vint au rendez-vous. Il reconnut que c'étoit le Roy qui l'attendoit, & allant à luy & s'en étant fait reconnoître, il jetta ce Prince dans une surprise qu'on ne peut exprimer, en luy faisant voir qu'un autre que luy étoit chez la Reine.

Le Roy luy apprit comment il s'étoit mépris ; & sa première

pen-

pensée fut de remonter chez la Reine, & de tuer celuy qu'il y trouveroit. Mais il jugea un moment après que ce seroit un éclat qui ne serviroit qu'à le déshonorer, & qu'il valoit mieux dissimuler : ainsi par une aventure la plus singulière qui fut jamais, Alphonse se trouva possesseur de la Reine ; & que le Roy qui le haïssoit mortellement, étoit contraint de dissimuler.

Ce Prince voyant que c'étoit une nécessité de tenir la chose secrète, ordonna au Comte de Lédesma de se retirer ; & de le laisser seul attendre celuy qui étoit chez la Reine : mais comme il vouloit connoître qui c'étoit, il commanda au Comte de se cacher, & de le suivre quand il sortiroit. Le Comte se cacha, & le Roy continua à attendre seul sur la terrasse.

Alphonse se trouvant avec la Reine, fut tenté mille fois

C

de



de se découvrir, & il lui sembloit sans cela que son bon-heur étoit imparfait : mais cependant il eût la force de dissimuler, jugeant bien que la surprise où seroit la Princesse, ne serviroit qu'à hâter sa ruine qu'il croyoit inévitable après cette aventure.

Il la quitta donc la laissant dans la pensée qu'il étoit le Roy, & descendant par le même escalier, il trouva ce Prince qui l'attendoit, & qui sans luy rien dire monta l'escalier quand il l'eut veu sortir.

Alphonse qui voyoit déjà que le jour approchoit, se retira le plus vite qu'il pût : mais à peine eut-il fait trois pas hors de la terrasse, qu'il s'aperçût qu'il étoit suivi ; c'étoit le Comte de Ledesma, qui selon l'ordre qu'il avoit reçu du Roy suivoit Alphonse pour tacher de le reconnoître.

Alphonse qui crût qu'on ne le suivoit que pour l'assassiner,

s'ar-

s'arrêta à dessein d'observer si ceux qui le suivoient étoient en grand nombre ; & voyant un homme seul , il courut à luy , & avant que le Comte eût eû le loisir de le reconnoître , il luy donna un coup de poignard qui le jetta à terre. Le Comte étourdi du coup ne pût reconnoître Alphonse ; & il le laissa se retirer sans qu'il pût deviner qui c'étoit.

Dés qu'il se fut retiré , & qu'il eut rêvé à son aventure , il en devina une partie : il sçavoit bien que le Roy étoit incapable d'avoir des enfans ; & il ne douta plus que ce Prince ne fût venu sur la terrasse , pour y chercher celui dont il vouloit se servir , pour donner des heritiers au Roïaume de Castille. Il vit bien que ce n'étoit pas à luy que le Roy avoit pensé , & que le hasard luy avoit fait prendre la place d'un autre. Mais il ne sçavoit si le Roy ne l'a-

C 2

voit

voit point reconnu ; & comme il ne doutoit pas qu'en cas qu'il eût été reconnu on ne le fit perir , il prit d'abord le deſſein de s'éloigner : mais faiſant réflexion , que cét éloignement pourroit être ſuſpect , & ſervir de preuve que c'étoit luy qui étoit entré chez la Reine , en cas qu'il n'eût pas été reconnu ; il prit la reſolution de ne faire ſemblant de rien , de retourner dès le lendemain chez le Roy , & d'attendre tout ce qui plairoit à la deſtinée d'ordonner de ſon fort.

Dés que le jour parut , on luy vint dire que le Comte de Lédeſma avoit été aſſaſſiné , ſans qu'on ſçût par qui , Alphonſe connut alors que c'étoit ce Comte qui l'avoit ſuivi ; & cela luy fit juger que c'étoit lui dont il avoit pris la place chez la Reine ; ainſi il connut tout ce qui luy reſtoit à deviner dans ſon aventure.

Le Comte de Lédesma fut trouvé à demi mort, & porté chez luy où le Roy le vint visiter dès qu'il fut levé, moins pour luy marquer la part qu'il prenoit à sa conservation, que pour sçavoir s'il avoit reconnu celuy qui étoit entré chez la Reine. Le Comte ne luy en pût rien apprendre, & le Roy qui vouloit s'en éclaircir, & qui sçavoit bien que le même qui avoit blessé le Comte, étoit celuy qui étoit entré chez la Reine, fit promettre cinquante mille ducats à quiconque découvreroit cét assassin.

Alphonse parut selon sa coutume. Il vit la Reine qui parut avoir pour lui plus de froideur qu'à l'ordinaire. Il s'imagina que sa froideur pouvoit bien venir de ce qu'elle avoit eu quelque connoissance de ce qui étoit arrivé la nuit passée; & on ne peut dire combien cette pensée l'embarassa.

Jamais homme ne se trouva

dans des pensées plus différentes  
& en un état plus agité.

Quand il faisoit réflexion, qu'il avoit possédé une personne d'un mérite si accompli. & dont il étoit éperdument amoureux, il se trouvoit le plus heureux homme qui fût au monde : mais quand il venoit à penser qu'il n'étoit redevable de son bonheur qu'au seul hazard, & que l'amour de son Amante n'avoit eu aucune part aux faveurs qu'il en avoit receües, il tomboit dans un chagrin mortel. D'un autre côté il voyoit bien que cette avanture l'exposoit à une perte évidente, dès qu'elle seroit connuë; & il mourroit pourtant d'envie de la faire connoître. Il fût mille fois tenté d'apprendre à la Reine ce qui s'étoit passé : mais la froideur de cette Princesse l'obligeoit au silence, plus que toutes les extrémités où il s'exposoit en se déclarant.

Ce n'étoit encore là que le commencement de ses peines ; & ce qui cauſoit la froideur de la Reine à ſon égard , luy en fit ſentir de nouvelles , & qui n'avoient peut être jamais été ſenties par aucun Amant.

Cette Princeſſe n'avoit point aimé le Roy juſqu'à ſon mariage , par l'idée qu'on luy avoit donné de ſon Impuiſſance : mais ayant lieu d'en être détrompée par ce qui luy étoit arrivé avec Alphonſe , qu'elle croyoit être le Roy ; elle ſentit naitre un violent amour pour ce Prince : & luy attribuant tout l'amour qu'Alphonſe luy avoit marqué pendant qu'il avoit été avec elle , elle ſe repentit d'avoir juſques là paru en regarder & en écouter un autre.

Ainſi par un effet le plus biſarre qui fût jamais , Alphonſe ſe trouva dans le fond , celui que cette Princeſſe aimoit véritablement ;

puis-qu'elle n'aimoit que celuy qui avoit passé la nuit avec elle. Mais que l'erreur où elle étoit qu'elle l'avoit passée avec le Roy, étoit cause qu'elle avoit de la froideur pour celuy là même qui luy avoit donné tant d'amour. Elle aimoit Alphonse; & elle croyoit aimer le Roy: elle haïssoit le Roy, & elle croyoit être resoluë de haïr Alphonse.

On neût pas de peine à reconnoître les empressements qu'elle avoit pour le Roy, & sa froideur pour tous les autres: elle ne pût s'empêcher de s'expliquer à une confidente de l'injustice qu'on faisoit au Roy. Cette confidente qu'Alphonse avoit gagnée luy ayant rendu compte de ce que la Reine luy avoit dit sur cela, il commut sur quoy étoit fondée la froideur de cette Princesse, c'est à dire qu'il se trouva jaloux de luy même, & plus tenté que  
 jamais

jamais de la tirer d'erreur.

C'étoit le seul parti qu'il y avoit à prendre pour goûter tout son bonheur : mais cependant il ne voulut pas se déclarer tout d'un coup ; il se contenta de dire à la confidente de la Reine , que le Roy pouroit bien l'avoir trompée , & en avoir mis un autre à sa place.

La confidente redit à la Reine ce qu'Alphonse luy avoit dit : & cette Princesse se ressouvenant que le Roy s'étoit trouvé mal , qu'il étoit sorti & revenu , & ressorti encore ; & rappelant même dans son esprit quelques tons de celuy qui avoit passé la nuit avec elle , qui ne convenoient pas trop au Roy , crût que ce que la confidente luy faisoit apprehender , pourroit bien être : elle fût confirmée dans cette crainte par la conduite du Roy , qui faisant semblant de se trouver mal , coucha seul les jours suivans.



Il est malaisé d'exprimer l'état où se trouva cette Princesse. Plus elle faisoit réflexion à ce qu'on luy avoit dit, plus elle y trouvoit de vray-semblance, & il y avoit des momens où elle n'en doutoit plus. Dans ces momens elle concevoit une haine mortelle pour le Roy; & elle avoit une curiosité extrême, de sçavoir qui étoit celuy qui avoit pris sa place. Alphonse étoit celuy de tous les hommes de la Cour qu'elle aimoit le plus; & il y avoit des momens, où elle auroit souhaité que ce fût luy: mais elle n'y voyoit aucune apparence, ne se persuadant pas que le Roy eût pû confier une chose de cette importance à un homme qu'il haïssoit mortellement.

Cependant soit qu'on se persuade ce qu'on souhaite, soit qu'elle crût en avoir quelques preuves, tous ses soupçons tom-  
be-

bérent sur luy; & elle n'eût plus la force de le regarder sans rougir.

Alphonse s'apperçût de son embarras; & il en fût embarrassé luy même. Il ne scavoit si la rougeur de la Reine étoit une marque qu'elle sceût la chose; ou si ce n'étoit que l'effet d'un soupçon. Mais il trouva pourtant plus de goût à la voir ainsi embarrassée, qu'il n'en avoit eû à la voir refroidie.

Cette Princesse se flattoit de la pensée que ce pourroit être Alphonse, quand on luy apprit le lieu où le Comte de Ledésma avoit été trouvé blessé: elle ne douta point qu'ayant été blessé au sortir de la petite terrasse qui conduisoit à son appartement, ce ne fût luy qui y fût entré; & elle crût que ce pourroit être le Roy qui l'auroit assassiné, pour mieux couvrir un si terrible secret.

Cette pensée la mit dans une  
 -espece de rage, & contre le  
 Roy, & contre le Comte de Le-  
 desma qu'elle haïssoit mortelle-  
 ment: elle avoit pardonné au  
 Roy, tant qu'elle s'étoit ima-  
 ginée qu'il s'étoit servi d'Alphon-  
 se; mais elle ne pût luy pardon-  
 ner, s'imaginant qu'il s'étoit servi  
 d'un autre.

Elle dit ses conjectures à sa con-  
 fidente, & la confidente dit à Al-  
 phonse que la Reine commençoit  
 à croire que le Roy l'avoit trom-  
 pée, mais qu'elle ne doutoit pres-  
 que plus que le Comte de Ledésma  
 ne fût celuy qui étoit venu dans sa  
 chambre.

Alphonse qui avoit été jusque  
 là maître d'un secret qu'il brûloit  
 de découvrir, ne pût plus resi-  
 -ster: il ne dit pourtant rien à la  
 confidente, & il voulut en éclair-  
 -cir la Reine luy-même. Il fut  
 long-tems sans en trouver l'occa-  
 sion

sion, & il ne la trouva que quand la Reine se sentit grosse, & que toute la Cour luy vint faire des compliments sur sa grossesse.

Alphonse prit le tems qu'il n'y avoit personne auprès d'elle que sa confidente, qui s'étant un peu éloignée, luy donna lieu de parler ainsi à la Reine.

Si V. M. connoissoit tout le bon-heur d'Alphonse, elle se persuaderoit aisément qu'il n'y a personne à la Cour qui ait plus de joye de la gloire qu'aura V. M. de donner un fils au Roy de Castille. Il rougit en prononçant ces paroles, il parût interdit, & il ne pût continuer.

La Reine ne fût pas moins embarrassée de son côté: elle jetta les yeux sur Alphonse; & elle crût voir dans les siens tout ce qu'il avoit à luy dire. Ils demeurèrent ainsi quelque temps sans parler: mais enfin

enfin Alphonse se jettant à genoux : „ Oüy Madame, luy dit-  
 „ il, tout ce que vous pensez est  
 „ vray, & c'est moy : Ah ! que  
 „ me ditte-vous, interrompit la  
 „ Reine. Ce que je vous aurois  
 „ caché toute ma vie, si j'avois  
 „ pû souffrir que V. M. soupçon-  
 „ nât un autre que moy du plus  
 „ glorieux de tous les crimes,  
 „ & du plus ardent de tous les a-  
 „ mours.

La Reine se couvrant le vifage & détournant la tête, „ Ah !  
 „ deviez vous dit-elle, „ con-  
 „ tribuer au malheur de la plus  
 „ infortunée de toutes les Rei-  
 „ nes.

„ Il est vray reprit Alphonse,  
 „ que je suis le coupable : mais  
 „ je ne dois mon crime qu'à  
 „ mon amour ; la faveur & la  
 „ confiance du Roy ny ont  
 „ point de part ; & ce Prince  
 „ ignore encore & mon crime, &  
 „ mon

mon bonheur. Alors voyant que la Reine ne disoit mot, il luy raconta la manière dont cette surprenante aventure s'étoit passée; & à peine avoit-il achevé de parler que le Roy entra: il s'apperçût qu'Alphonse luy parloit avec application, & que son arrivée leur causoit à l'un & à l'autre beaucoup d'embarras: il s'imagina à ce moment qu'Alphonse pouroit bien être celuy qu'il avoit tant de curiosité de connoître, qui étoit entré chez la Reine à la place de son Favory: cette imagination luy parût presque une vérité, & il résolut de ne rien épargner pour s'en éclaircir.

La voye dont il s'y prit, est la plus inconcevable de toutes celles qu'il pouvoit prendre: mais ce Prince étoit l'homme du monde le plus extraordinaire, & rien ne doit paroître incroyable de luy, après ce qu'il avoit été capable de

de faire pour donner des enfans à la Reine. Il ne voulut pourtant rien faire qu'après les couches de cette Princesse qui a coucha d'une Fille.

Après les réjouissances qu'on fit par toute l'Espagne à la naissance de cette Princesse, le Roy manda un jour Alphonse, & l'ayant fait passer dans son Cabinet, il luy parla en ces termes.

„ Vous devez être bien mal  
 „ satisfait de moy, Alphonse,  
 „ après l'important service que  
 „ vous m'avez rendu : mais si je  
 „ puis compter sur votre dis-  
 „ crétion il ny a rien de si élevé  
 „ où je ne vous fasse monter ; &  
 „ dès ce moment je vous don-  
 „ ne cinquante mille ducats de  
 „ pension : mais continuez à m'être  
 „ tre fidele, & à cacher à tou-  
 „ te la terre la honte de vôtre  
 „ Roy.

Jamais homme ne fût plus in-  
 ter-

terdit que le fût Alphonse à ce discours. La première pensée qu'il eût c'est que c'étoit un piège pour le surprendre ; & il résolut fortement de ne point se déclarer. Il demanda au Roy quel étoit le service dont il plaisoit à sa Majesté de le récompenser : mais il ne pût faire cette demande sans rougir. Le Roy se confirmant toujours dans ses conjectures. „ Est-ce dit-il pour augmenter ma confusion que vous voulez que je vous explique ce service que vous semblez ignorer : mais puisque vous le voulez il faut vous apprendre , que ce n'est point le hazard qui vous a rendu le plus heureux de tous les hommes ; que c'est un effet de mon choix , & de la confiance que jay eüe en vous , dans le cruel embarras où je me trouvay par ma malheu-  
 reu-



„ reuse constitution : je vous ap-  
 „ percûs sur la petite terraf-  
 „ se ; je beny le Ciel qui vous  
 „ y avoit envoyé pour reparer  
 „ ma honte ; vous scavez le res-  
 „ te ; & dispensez moy de le  
 „ dire : mais il faut continuer  
 „ à me servir , & à ôter jus-  
 „ qu'au moindre soupçon d'une  
 „ intrigue qui mes deshonnore-  
 „ roit. Trouvez vous encore ce  
 „ soir sur la terrasse & vous y  
 „ goûterez le même bonheur dont  
 „ vous avez jouy ; en disant ces  
 „ ces parolles il le quitta après l'a-  
 „ voir embrassé , & dans le mo-  
 „ ment il luy fit expédier les provi-  
 „ sions de la pension qu'il luy avoit  
 „ promise.

Le Roy ne voulut point at-  
 tendre la reponse d'Alphonse ,  
 parce qu'il avoit un moyen plus  
 seur de s'éclaircir. La manière  
 dont il avoit parlé n'étoit pas assez  
 claire , pour obliger Alphonse de

revenir le soir sur la terrasse, en cas que ce ne fut pas luy qui s'y fut trouvé la première fois : mais supposé qu'il y vint, c'étoit une conviction que les doutes du Roy étoient bien fondez, & qu'Alphonse étoit effectivement celui qu'il cherchoit.

La nouvelle faveur d'Alphonse surprit toute la Cour : mais personne n'en fut plus surpris que la Reine qui connoissoit la haine que le Roy avoit pour luy. Alphonse de son côté avoit bien d'autres embarras ; toutes ses pensées alloient à luy faire croire, que le Roy vouloit le surprendre & le faire perir : il voulut en écrire à la Reine : mais il jugea bien que cette Princesse ne consentiroit pas à la continuation de cette intrigue, quand même le Roy auroit été de bonne foy. Cependant il l'aimoit éperduément ; & son amour l'emporta : il ne pût résister

filter à l'occasion qu'on luy promettoit, de remettre entre ses bras une Princeſſe qu'il idolatroit: & malgré toutes ſes reflections, il reſolut de ſe rendre le ſoir ſur la petite terraiſſe, dut-il il y périr.

Comme aucune des actions des Rois n'eſt ſecrete, on ſçût à la Cour que le Roy coucheroit ce jour là avec la Reine; & on y fit d'autant plus de reflection, qu'on ſçavoit bien que cela n'étoit point arrivé depuis le lendemain de ſon mariage, le Roy ayant toujours fait ſemblant d'être malade.

La Reine en fut extraordinairement allarmée; & elle reſolut de ne ſe point laiſſer ſurprendre, ſoit qu'elle eût aſſez de vertu pour ne pas ſe plaire à un pareil commerce; ſoit qu'elle eût la curioſité de voir quel ſeroit celuy dont dont le Roy ſe ſerviroit, ſoit qu'elle eſperât peut-être que ce ſeroit

roit Alphonse, & que c'étoit dans cette vûë que le Roy luy avoit fait ce jour là tant de graces. Elle cacha un flambeau dans un Oratoire qui étoit près de son lit pour s'en servir quand il seroit tems.

C'étoit toujours Bertrand de la Cuéva dont le Roy vouloit se servir : mais il prit le parti de le faire cacher dans le cabinet de la Reine ; & il l'y enferma luy même quand la nuit fût venuë.

La Reine se retira dans son appartement ; & le Roy l'y suivit un moment après : il renvoya toutes les femmes de la Reine, & étant demeuré seul avec elle, il éteignit tous les flambeaux à la reserve d'un qu'il prit, & avec lequel il entra dans le cabinet où étoit son Favori. En entrant dans le cabinet il éteignit le flambeau, comme s'il se fût éteint par hazard, & en même tems la Cuéva en-

entra dans la chambre, & le Roy descendit sur la terrasse pour voir s'il n'y trouveroit point Alphonse.

Dés que La Cuéva fut entré dans la chambre de la Reine, il alla se mettre dans son lit : mais cette princesse s'étoit déjà relevée, & entrant dans l'oratoire, elle prit le flambeau qui y étoit allumé; & s'approchant du lit elle regarda celui qui y étoit, & elle reconnut que c'étoit La Cuéva qui dans ce moment se jetta à terre comme un homme éperdu, & regagna le cabinet. La Reine qui haïssoit ce Favori, & qui étoit bien aise de cette occasion pour le perdre, cria au secours : ses cris firent remonter le Roy qui ne venoit que de descendre sur la terrasse, où il n'avoit trouvé personne : il entra dans le cabinet où il vit la Reine tenant un flambeau à la main & Bertrand de La Cuéva à demi mort.

La

La Reine ne perdit point de tems: elle se jetta aux pieds du Roy avant qu'il pût parler, & sans faire semblant de soupçonner ce Prince d'avoir part à l'action de La Cuéva, elle luy en demanda la punition. Le Roy ne pouvant point prendre d'autre party pour couvrir son infamie que d'accorder à la Reine ce qu'elle luy demandoit, il fit semblant de vouloir poignarder la Cuéva, mais s'arrêtant aussitôt, il dit à la Reine qu'il valoit mieux différer, pour rendre plus secreta une chose dont l'éclat luy seroit honteux; qu'il luy repondoit que l'insolence de La Cuéva ne demeureroit pas impunie; & aussi-tôt il commanda à ce malheureux de le suivre; & il se retira avec luy dans son appartement: où ils déplorèrent ensemble le malheureux succès de leur intrigue.

Pendant que ces choses se  
pas-

passoient dans le cabinet de la Reine, Alphonse arriva sur la terrasse : il y attendit quelque tems ; & ne voyant paroître personne, il s'approcha de la porte de l'escalier qu'il trouva ouverte, le Roy ayant oublié de la refermer : il y monta sans sçavoir ce qu'il faisoit ; il arriva au cabinet comme le Roy ne faisoit que d'en sortir ; il y entra, & il vit de la lumière dans la chambre de la Reine dont la porte étoit ouverte. Il fût transy à cette vûë, & il n'osa avancer. La Reine qui étoit restée seule dans sa chambre entendant du bruit dans le cabinet, vint à la porte avec le flambeau pour voir ce que c'étoit : qu'elle fût sa surprise quand elle vit Alphonse.

Il n'osoit parler craignant que le Roy ne fût dans la chambre ; & la Reine craignant d'être surprise, osoit aussi peu parler que luy. Ils se regardèrent avec un étonnement

re-

ciproque : mais enfin la Reine pre-  
 nant la parole , „ Par quelle “  
 aventure dit-elle êtes vous icy , “  
 & sçavez-vous ce qui vient d’ar- “  
 river ; Alphonse jugeant que la “  
 Reine étoit seule , luy apprit en  
 deux mots l’entretien qu’il avoit  
 eu avec le Roy , & que c’étoit  
 par son ordre qu’il s’étoit rendu  
 sur la terrasse ; & se jettant aussitôt  
 à ses pieds , „ Pardonnez- “  
 moy dit-il , Madame , si mon “  
 amour m’a veuglé jusqu’à vou- “  
 loir répondre sans votre aveu “  
 aux intentions du Roy. Helas ! “  
 luy dit la Reine le Roy n’a “  
 pensé qu’à vous perdre ; un “  
 autre avoit pris sa place ; & le “  
 Roy ne vous a fait venir icy , “  
 que pour s’éclaircir des dou- “  
 tes que luy a donné votre “  
 premiere aventure. Mais con- “  
 solez-vous , le Ciel a pris soin “  
 de nous vanger. Aussi-tôt cette  
 D



charmante Reine luy raconta l'avanture de La Cuéva ; & quoy qu'elle fût occupée de mille craintes , elle ne laissa pas de luy témoigner la joye que luy donnoit cette avanture.

Alphonse qui étoit le plus passionné de tout les Amans , & en même-tems le plus emporté & le plus fou , se jetta encore une fois à genoux , & ôsa la presser de profiter de l'occasion , & de se vanger encor mieux du Roy en luy accordant volontairement ce qu'il avoit déjà obtenu d'elle sans qu'elle le scût. La Reine blâma Alphonse avec tant de tendresse & de douceur , de l'insolence d'une pareille proposition , que tout perdu qu'il étoit , il n'osa la presser d'avantage. „ Retirez vous  
 „ luy dit-elle , & si vous m'aimez , ne pensez qu'aux moyens  
 „ de me retirer d'une Cour où  
 „ ma conscience , & mon honneur

neur ne me permettent plus  
de demeurer : en disant ces pa-  
roles , elle rentra dans sa cham-  
bre , dont elle ferma la porte , &  
Alphonse reprit le chemin de la  
terrasse.

Dés que le Roy se fût retiré  
dans son appartement , il luy vint  
une pensée étrange : il voyoit  
bien qu'il ne pouvoit pas laisser  
La Cuéva impuni ; il avoit une  
extrême envie de sçavoir si Al-  
phonse se feroit rendu sur la ter-  
rasse „ ne perdons point de tems  
dit-il à La Cuéva , & voyons “  
si Alphonse sera venu au ren- “  
dez-vous que je luy ay donné. “  
Allez-vous en sur la terrasse , “  
ajouta-t'il , & si vous y trou- “  
vez Alphonse , amusez le , jus- “  
ques à ce que je vous envoie as- “  
sez de gens pour vous saisir de “  
luy mort ou vif. “

La Cuéva obeit aussi-tôt , & le  
Roy le voyant parti , appella son

Capitaine des Gardes : il luy ordonna de prendre cinquante Gardes avec luy, d'aller sur la terrasse, & s'il y trouvoit quelqu'un de faire main basse sur eux, & de les massacrer.

Par cét ordre cruel le Roy avoit un moyen infallible de ne pas laisser vivre La Cuéva qu'il sçavoit bien qu'on trouveroit sur la terrasse, & de s'éclaircir de ses soupçons sur Alphonse en cas qu'on l'y trouvât avec luy, mais de le faire perir en même tems, puisque l'ordre du Capitaine des Gardes portoit qu'il massacrat tout ce qu'il trouveroit sur la terrasse, quand même il y trouveroit plus d'une personne.

La Cuéva arriva sur la terrasse au moment qu'Alphonse descendoit de l'appartement de la Reine: il le vit, il le reconnut, & courant à luy, il luy cria de mettre l'épée à la main: Alphonse la mit,

& il commençoient à se pousser de terribles coups, quand le Capitaine des gardes arriva avec son escorte. Alphonse fût le premier qui l'apperçût, & comme il craignit d'être arrêté, il quitta La Cuéva, & se fit jour au travers de tant de soldats, avant qu'ils eussent pû se reconnoître, & se sauva.

La Cuéva resta seul à essuyer une décharge de coups de mousquets qui le laissèrent sur la place.

Le Capitaine des Gardes qui avoit bien jugé par le discours du Roy, que Sa Majesté n'étoit pas trop assurée s'il y auroit plus d'un homme sur la terrasse, & qui craignit la colére de ce Prince, s'il apprenoit qu'on eût laissé échapper celui qui étoit avec La Cuéva, vint luy dire qu'il n'avoit trouvé que luy, qu'il avoit exécuté ses ordres, & qu'il étoit mort: ainsi le Roy ne pût être éclairci de ses doutes; & Alphonse se sauva encore

de cette occasion , sans qu'on le connût ou qu'on eût lieu de le soupçonner.

Dés que le Capitaine des Gardes eût rendu compte au Roy du succès de sa commission , ce Prince alla chez la Reine : il la trouva levée , & fort en peine du grand bruit qui s'étoit fait sous les fenêtres , car elle avoit entendu la décharge de mousqueterie ; & cette pauvre Princesse ne doutoit pas que ce ne fut Alphonse qu'on venoit de massacrer. L'arrivée du Roy sembla luy confirmer cette crainte „ Venez luy „ dit-il en entrant , venez voir „ vous même Madame , comment je sçay punir un insolent qui a osé violer le lit de „ son maître ; en disant ces paroles il prend la Reine par la main , il la fait descendre sur la terrasse , & luy montre le corps du malheureux La Cuéva. La Reine

ne le reconnut ; & la joye qu'elle eût que ce ne fût pas Alphonse luy rendit la tranquillité de son esprit ; elle remercia le Roy d'une justice si prompte ; ajoutant qu'elle auroit pourtant été bien aise qu'on se fût contenté d'éloigner ce malheureux ou de l'enfermer pour luy donner le tems de se repentir.

Cependant quelque blessé que fût la Cuéva, il ne mourut pas : on trouva dès qu'on l'eût reporté chez luy qu'il respiroit encore, & à force de remedes on luy fit revenir la connoissance. Le Roy l'alla voir en secret, & apprit de luy qu'Alphonse étoit venu sur la terrasse : ainsi ce Prince fût entièrement éclaircy de ce qu'il vouloit sçavoir, apprenant enfin qu'Alphonse étoit celuy qui avoit pris sa place dans le lit de la Reine.

On auroit peine à exprimer les extrémitéz où le porta sa fureur :

il entra chez la Reine ; & il la brusqua comme si elle eût eu part à ce qui étoit arrivé ; & sans s'expliquer sur aucun détail. Il jura devant elle qu'Alphonse ne passeroit pas la journée sans périr.

La Reine n'osa demander au Roy le sujet de cet emportement, & elle ne douta point que l'indiscrétion d'Alphonse n'eût éclairci ce Prince. Cependant dès que le Roy fût sorti elle fit avertir Alphonse de prendre la fuite, luy mandant qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sauver sa vie, puisque le Roy sçavoit tout ce qui étoit arrivé.

Alphonse vit bien que le peril étoit extrême, & qu'il étoit perdu s'il ne trouvoit un azile contre les poursuites du Roy. Il crût n'en point trouver de plus assuré que la Citadelle de Soria qui appartenoit à Dom-Juan de Lune. Dom-Juan luy promit sa protection ;

ction : mais il le fit souvenir en même tems de la promesse qu'il luy avoit donnée depuis long-tems d'épouser la Comtesse de Saint Estienne; & Alphonse envisageant tout d'un coup l'état de sa fortune, crût qu'il n'y avoit point d'autre moyen de sortir de l'affaire où il s'étoit embarqué, qu'en épousant cette Comtesse, dont les grands biens pourroient luy être fort utiles dans une si mauvaise affaire que celle là. Il renouvela donc sa promesse à Dom-Juan; & il luy dit que s'il vouloit amener sa nièce à Soria où il alloit se retirer en diligence, il l'épouserait sans balancer : Dom-Juan luy promit, & luy tint sa promesse. Mais il fit une faute irréparable; c'est qu'ayant fait partir sa nièce pour Soria, il enleva Catherine de Sandoval, de laquelle il étoit devenu amoureux depuis la proposition qu'il luy avoit faite de l'épouser.



Les voila donc dans Soria ; c'est à dire Alphonse , la Comtesse de Saint Estienne , Dom-Juan , & Catherine de Sandoval : Dom-Juan ne fit point paroître Catherine devant Alphonse & sa nièce ; il l'enferma dans une Chambre esperant l'épouser dès que le mariage des deux autres seroit accompli.

Des choses si mal concertées ne pouvoient reüssir : aussi eurent-elles une issuë très-funeste. Alphonse renouvela à la Comtesse toutes les protestations qu'il luy avoit faites autre-fois ; & la Comtesse qui ne suivoit que son penchant , passa par dessus toutes les raisons qui auroient dû l'empêcher d'épouser un homme , qui l'avoit si fort négligée , & qui de plus étoit mal avec la Cour.

Leur mariage devoit se faire un jour après , quand la mauvaise fortune d'Alphonse le conduisit sur une Terrasse du Château de  
Soria

Soria d'où il appercût Catherine de Sandoval à une des fenêtrés : sa premiere passion se ralluma à cette veuë ; & comme il connut bien à la tristesse qui paroïssoit sur le visage de Catherine, qu'elle étoit là malgré elle, il devina tout le mystère. Aussi-tôt après s'être fait remarquer de Catherine qui sembla pour lors le regarder avec des yeux fort tendres, il courut chez Dom-Juan, & il luy demanda ce que faisoit Catherine de Sandoval à Soria. Cette demande surprit Dom-Juan : mais enfin il avoua tout, & il dit, „ qu'il étoit “ raisonnable qu'il songeât aussi à “ son bonheur, en travaillant à “ celui des autres. “

Alphonse oubliant alors le besoin qu'il avoit de la protection de Dom-Juan, & les termes où il étoit avec sa nièce, s'emporta contre lui de la maniere du monde la plus violente. Il dit,

„ qu'il vouloit qu'on donnât sa li-  
 „ berté à Catherine de Sandoval,  
 „ & qu'il ne pouvoit s'allier avec  
 „ un homme qui étoit capable  
 „ d'enlever, & d'emprisonner les  
 „ gens. Dom-Juan qui avoit de la  
 „ fierté répondit „ qu'il étoit le maî-  
 „ tre & de ses actions, & de sa mai-  
 „ son; & que comme il retenoit  
 „ chez luy les gens qu'il luy plai-  
 „ soit, il en chasseroit aussi ceux  
 „ qu'il voudroit.

Ces derniers mots qui regar-  
 doient Alphonse, luy firent mettre  
 l'épée à la main, & si la Comtesse de  
 Saint Estienne ne fût accourüe, les  
 choses auroient été plus loin: mais  
 elle les separa: & ayant été in-  
 struite du sujet de leur différent,  
 elle obtint de son oncle que Catherine  
 sortiroit de sa prison: elle fit  
 même la paix d'Alphonse, cro-  
 yant que la seule generosité l'a-  
 voit obligé de prendre l'interest  
 d'une personne affligée: mais elle

ne fût pas long-tems sans reconnoître son erreur; & dès qu'Alphonse vit Catherine, il n'eût des yeux que pour elle. Ce qui irrita si fort la Comtesse, qu'elle crut avoir pour son Amant autant de haine qu'elle avoit eu d'amour auparavant.

Cependant le Roy sachant qu'Alphonse s'étoit retiré à Soria, & que Dom-Juan avoit enlevé Catherine de Sandoval que ce Prince aimoit toujours, envoya des troupes pour investir cette place. Dom-Juan, & la Comtesse de Saint Estienne également mécontents d'Alphonse, n'eurent pas de peine à l'abandonner en cette occasion à la vengeance du Roy. L'oncle fit sa paix avec la Cour, à condition qu'il remettrait & Alphonse, & la forteresse de Soria entre les mains de sa Majesté, & que le jeune Marquis de Villéna épouserait la Comtesse de

S. Esti-

S. Estienne. Le traité fut secret, & Alphonse qui ne songeoit qu'à regagner l'esprit de Catherine de Sandoval, dont il étoit plus passionné que jamais, n'eut aucune connoissance de ce qui se tramoit sous main. Ainsi il se vit arrêté lors qu'il y pensoit le moins, & conduit à Médina del Campo qui étoit la prison ordinaire des illustres criminels.

*Fin de la premiere Partie.*



HIS-



HISTOIRE  
 SECRETE  
 DES AMOURS  
 DE  
 HENRY IV.  
 ROY DE CASTILLE,  
 SURNOMME' L'IMPUISSANT.

---

LIVRE SECOND.

**S**I jamais on a eu lieu de connoître, combien il y a peu de certitude & de vray-semblance dans la pluspart des ressorts qui à la Cour des Princes causent la fortune ou la perte des hommes, c'est dans la  
 fuite

suite de cette Histoire, Il n'y a personne qui ne croye qu'Alphonse devenu odieux au Roy de Castille par tant d'endroits, ne dût être condamné comme criminel de leze Majesté, pour avoir pris les armes contre son Souverain. C'est aussi l'opinion que tout le monde en eût, & dès qu'on eût appris sa prison on ne douta plus de sa perte. Mais les choses tournèrent autrement, & ce ne fût qu'après avoir encore donné au Roy de nouveaux mecontentemens, qu'il ne pût éviter son malheur.

On juge par tout ce que nous avons raconté, qu'Alphonse n'étoit ny politique dans sa conduite, ny constant dans ses amours. Il ne laissoit pourtant pas d'être fort aymé des Courtisans, & fort agreable aux Dames: son caractère franc ouvert, sa naissance qui étoit illustre, son peu de bien joint

joint à une extrême generosité & à un grand mépris des richesses & de la faveur, luy avoient gagné l'amitié, de tous les honnêtes gens; & ceux même qui ne se soutenoient que par des qualitez entièrement opposées aux siennes (je veux dire les gens de Cour) ne laissoient pas de l'aimer, parce qu'il ne le trouvoient jamais en leur chemin, par la profession qu'il faisoit de ne souhaiter & de ne demander rien. Les Dames de leur côté le trouvoient fort à leur goût par beaucoup d'esprit & d'agrémens: ainsi il se vît plaint de tout le monde; mais les deux personnes qui prirent plus de part à sa disgrâce, furent la Reine, & Catherine de Sandoval, dont il étoit également aymé.

Comme on ne scavoit point à la Cour les veritables raisons qui avoient obligé Alphonse de se retirer, on crut qu'il ne l'avoit fait que  
pour



pour enlever Catherine de Sandoval, dont on scavoit bien qu'il étoit amoureux, & l'on ne chercha point d'autres raisons que celle-là, qui eussent obligé le Roy de prendre les armes, puisque s'en étoit d'assez fortes, que d'avoir à retirer sa Maîtresse des mains de son rival, & de punir en luy un sujet qui avoit osé se revolter.

La Reine elle-même qui avoit crû qu'Alphonse ne s'étoit embarqué dans cette mauvaise affaire, que pour se garantir de la fureur du Roy, ne sceut plus qu'en croire, quand on luy dit ce qui s'étoit passé à Soria. Elle jugea comme les autres qu'ayant paru plus amoureux que jamais de Catherine de Sandoval, cet amour avoit eu plus de part à sa retraite, que la crainte d'être immolé à la jalousie du Roy.

Ses premières pensées furent de le laisser perir, & il étoit difficile que

que d'abord elle en eut d'autres, car rien ne pouvoit l'irriter davantage, que d'apprendre qu'un Amant qui avoit esté assez heureux pour la posséder, & pour recevoir depuis, tant de marques de sa bonté & de ses soins, se fut assez oublié pour se rembarquer dans l'amour d'un autre. Elle apprit donc avec une secreta joye qu'il étoit prisonnier, & il y eut des momens où il luy tarδοit qu'il ne fut executé. Mais on a beau faire, quand on ayme véritablement, rien ne donne au cœur des impressions égales à la crainte de voir périr ce qu'on ayme.

Quand cette Princesse se représenta bien serieusement qu'Alphonse alloit périr, elle ne fut plus sensible qu'aux soins d'empêcher sa perte: mais elle ne voyoit guères d'apparence d'y réüssir, puisqu'elle n'osoit même témoigner au Roy qu'elle auroit voulu  
le

le sauver: elle se renferma donc à faire des vœux inutiles, & jamais état ne fût plus triste & plus agité que le sien.

Le Roy ne s'expliquoit point avec elle sur ce qui s'étoit passé la nuit de ses nôces: mais elle ne pouvoit ignorer que ce Prince ne fut instruit de cette aventure, & c'est là ce qui luy faisoit juger la perte d'Alphonse inévitable. Catherine de Sandoval luy sembloit la seule personne capable d'agir en sa faveur: mais comme le Roy vouloit toujours qu'on le crut amoureux d'elle, elle voyoit bien qu'il étoit difficile que cette aimable personne prit le party d'un Amant, qui passoit pour avoir voulu l'enlever: ainsi Alphonse paroissoit d'autant plus proche de sa perte, que tout étoit contre luy & les raisons secretes qui faisoient agir le Roy, & celles dont il vouloit prendre le pretexte.

Il n'y avoit qu'un party à prendre, c'étoit de l'aider à se sauver de sa prison, & c'est aussi à quoy la Reyne s'appliqua : mais Catherine de Sandoval avoit déjà prevenu ses soins à cet égard.

Cette genereuse fille ne s'amusa point à solliciter sa grace & sa liberté auprès du Roy ; elle ne s'appliqua qu'à se remettre mieux que jamais dans l'esprit de ce Prince, & elle y réussit d'autant plus facilement, que le Roy voulant qu'on le crut fort amoureux, donnoit plus aisément toutes les apparences d'un grand amour.

Quand elle se crut assurée de son credit, elle jugea qu'il valoit mieux commencer par mettre son Amant en liberté, prevoyant bien que c'étoit un chemin plus court, que d'y faire consentir le Roy. Le Gouverneur de Medina à la garde duquel Alphonse avoit esté confié, étoit un homme  
qui

qui avoit les dernières obligations à Catherine de Sandoval : c'est ce qui luy rendit facile le dessein qu'elle se proposa de le faire sauver.

Elle écrivit à ce Gouverneur de faciliter à Alphonse les moyens de rompre sa prison, luy disant qu'elle se chargeoit de tout ce qui en pourroit arriver, & luy permettant de garder sa lettre pour servir à sa justification, en cas qu'on voulut l'inquieter.

Le Gouverneur se trouva embarrassé, & tarda à faire réponse. Ce retardement la jettant dans l'impatience, elle résolut d'aller elle-même à Medina del Campo : elle demanda au Roy permission d'aller passer deux ou trois jours dans un Monastere, dont une de ses parentes étoit Abbessé, & l'ayant obtenu, elle se déguisa avec une de ses filles & prit le chemin de Medina.

La

La Reine d'un autre costé avoit pris des mesures pour le même dessein, & faisant à l'Ambassadeur de Portugal une fausse confiance, elle luy avoit allegué des raisons plausibles pour l'engager à tâcher de surprendre les Gardes d'Alphonse. Ces raisons étoient qu'Alphonse étoit dépositaire d'un secret important, qu'elle craignoit qu'il ne revelât en cas qu'il fut condamné. Elle fit comprendre autant qu'elle pût à l'Ambassadeur, que ce secret rouloit sur des correspondances secretes qu'Alphonse avoit avec le Roy de Portugal qui la rendroient suspecte au Roy de Castille s'il venoit à les découvrir.

L'Ambassadeur sans rien approfondir davantage, promit à la Reine de faire offrir de sa part une somme d'argent considerable au Gouverneur de Medina, en cas qu'il voulût aider Alphonse

se

se à se sauver en Portugal. Il choisit pour faire cette offre, un homme habile qui arriva à Medina en même tems que Catherine de Sandoval.

Quelque déguisée que fut Catherine, cet homme la reconnut, & ne sçachant à quel dessein elle étoit venue, il n'osa d'abord parler de rien au Gouverneur, & il pretexta d'autres raisons de son voyage.

Catherine de son côté ne fut pas moins embarrassée de l'arrivée de cet homme; & craignant que le Gouverneur ne fut moins facile pendant qu'il auroit cet espee d'espion (car c'est pour qui elle le prenoit) elle resolut de faire sauver son Amant sous les habits de la fille qui l'accompagnoit.

Elle entra donc avec elle dans la chambre où il étoit en fermé. La surprise d'Alphonse fut extrême; mais on ne s'ar-  
rêta

réta point en discours inutiles : elle le pressa de prendre les habits de sa suivante ; il obeît , & sortit de la prison , laissant cette fille sous les siens.

Dés que Catherine eut mené Alphonse chez elle , elle le pressa de se sauver en diligence , & retourna à la prison pour tâcher de delivrer la fille qu'elle avoit laissée à sa place. Mais elle fut bien surprise , quand en entrant dans la chambre du Gouverneur , elle la trouva déjà delivrée. C'étoit à la priere de celui que la Reine avoit envoyé , que le Gouverneur prenant cette fille pour Alphonse , avoit été lui-même lui ouvrir la prison : chacun reconnut alors comment la chose étoit arrivée. Le Portugais promit à Catherine de n'en point parler , & de dire à celui qui l'avoit envoyé , que tout avoit réussi , & qu'Alphonse étoit en liberté ; l'Ambassadeur de Portugal en alla rendre

E comp.



compte à la Reine, & cette Princesse fut persuadée que c'étoit à elle seule que son Amant étoit redevable d'un si grand bien fait.

Catherine de Sandoval retourna à la Cour, après avoir promis au Gouverneur de faire trouver bon au Roi l'évasion d'Alphonse. Mais comme elle ne pouvoit ignorer que celui qui étoit venu de la part de l'Ambassadeur de Portugal, n'eut été engagé à ce dessein par la Reine, elle connut que cette Princesse aimoit Alphonse, & bien loin d'en avoir de la jalousie, elle conceut pour elle une amitié plus forte que celle qu'elle avoit eu jusqu'à là; car ce n'étoit pas la première fois que cet généreux fils qui n'aimoit Alphonse que pour lui faire du bien, s'étoit trouvé capable d'aimer jusqu'aux rivales mêmes qui pouvoient aider à la fortune de son Amant.

Ce fut elle qui apprit au Roi qu'Al-

qu'Alphonse s'étoit sauvé : elle fit semblant que le Gouverneur ayant été trompé par les gardes qu'Alphonse avoit corrompus, s'étoit adressé à elle pour en informer le Roi & se garantir de sa colere.

Ce Prince à cette nouvelle, eut de la peine à moderer son emportement ; & quelque chose que Catherine lui pût représenter, il manda au Gouverneur de se rendre en Cour, pour apprendre de luy comment la chose étoit arrivée.

Cet homme obeit, & ne voulant point accuser Catherine de Sandoval, il dit au Roi, qu'un Portugais étoit venu à Medina Del Campo, & que ce pouroit bien être cet homme qui eût corrompu les gardes d'Alphonse.

Le Portugais fut aussi-tôt arrêté : mais quelque menace qu'on lui pût faire, il n'avoüa rien. Cela n'empêcha pas que le bruit ne se répandit par tout qu'Alphonse avoit

été delivré par les soins de l'Am-  
bassadeur de Portugal, & on ne  
tarda pas à dire, que la Reine en é-  
toit complice.

Le Roi se le persuada d'autant  
plus aisément qu'il sçavoit ce qui  
s'étoit passé entre elle & Alphonse:  
il alla chez elle, & la menaçant  
de la faire périr, il la traitta com-  
me si elle eut été déjà convaincue  
de la chose dont il la soupçon-  
noit.

Cette Princesse auroit eu de la  
peine à dissimuler, si au moment  
que le Roi lui faisoit les plus gran-  
des menaces, Catherine de San-  
doval ne fut entrée, „ Ne cherchez  
„ point, dit-elle au Roi, qui a  
„ delivré Alphonse; c'est moi, Si-  
„ re, qui l'ai fait; & si vous en  
„ doutez, vous pouvez faire saisir  
„ les papiers du Gouverneur de  
„ Medina, vous y trouverez une  
„ lettre, par laquelle je l'ay sollicité  
„ de le mettre en liberté.

Le

Le Roi ne sçachant que croire, manda ce Gouverneur, qui voyant Catherine s'accuser elle-même, se jetta aux pieds de ce Prince, lui avouant que c'étoit elle en effet qui l'avoit engagé à delivrer Alphonse.

L'étonnement du Roi fut extrême; mais celui de la Reine fut encore plus grand. Comme elle ne sçavoit point que Catherine de Sandoval eut agi pour faire sauver Alphonse, elle crut que tout ce qu'elle disoit, n'étoit qu'un artifice pour empêcher le Roy d'en soupçonner d'autres: mais elle fut bien surprise, quand le Gouverneur produisit la lettre de Catherine, & que le Roi ne pût douter, en voyant cette lettre, de la verité de tout ce qu'elle avoit avancé. Le Roi sortit de chez la Reine, sans témoigner le parti qu'il vouloit prendre, & laissa Catherine avec elle.

Quoi c'est vous, lui dit la Reine, qui avez fait sauver

22 Alphonse ; c'est être bien gene-  
 22 reuse amie, que de servir ses amis  
 22 au hazard de se perdre soi-même.  
 22 C'est une generosité, reprit Ca-  
 22 therine, dont je ne suis pas seule-  
 22 capable, & Votre Majesté en con-  
 22 noît une autre que moy, qui a  
 22 fait la même chose. La Reine  
 rougit à ces paroles ; & Catherine  
 ne voulant point l'embarrasser, lui  
 raconta tout ce qui s'étoit passé à  
 Medina, lors qu'Alphonse s'étoit  
 sauvé ; & elle finit ce discours, en  
 promettant à la Reine un secret é-  
 ternel sur la part qu'elle avoit à cet-  
 te évacion, & en exhortant cette  
 Princesse à continuer les bons offices  
 au malheureux Alphonse.

La Reine étant restée seule,  
 sentit moins de joie de voir que le  
 Roi ne la soupçonnoit plus, qu'elle  
 n'eut de jalousie de ce que  
 Catherine avoit fait. Soit qu'elle  
 eut le cœur moins grand & moins  
 genereux qu'elle, soit qu'elle  
 aimât

aimât Alphonse d'une autre maniere que ne l'aimoit Catherine , elle sentit qu'elle auroit voulu que nulle autre qu'elle-même , n'eût aidé à la liberté d'Alphonse , & elle commença dès ce moment à haïr Catherine de Sandoval , & à la regarder comme une rivale qui possédoit ou qui devoit posséder le cœur de son Amant ; car c'est ainsi que les passions produisent des effets differens , selon la difference des cœurs où elles se trouvent.

Le Roy fut à peine rentré dans son Cabinet, qu'il y fit venir Catherine de Sandoval , moins pour lui reprocher d'avoir aidé à faire sauver Alphonse, que pour la consulter sur le parti qu'il devoit prendre en cette occasion. Il commença pourtant par lui faire des plaintes aigres, & par lui dire, qu'il falloit qu'elle aimât éperduëment Alphonse „ Non , reprit cet-

„ te illustre fille, ce n'est point l'a-  
 „ mour qui m'a fait agir ; c'est la  
 „ seule gloire de Vôtre Majesté.  
 „ Vous sçavez, Sire, que quelque  
 „ amour que vous croyez que j'aye  
 „ pour le pauvre Alphonse, j'ai été  
 „ la première à vous solliciter de le  
 „ marier à une autre. Quand j'ai veu  
 „ qu'il alloit périr, j'ai envisagé le  
 „ tort que Vôtre Majesté se feroit à  
 „ Elle, & à moi, si en le condam-  
 „ nant, Elle donnoit lieu de dire, que  
 „ vous ne l'avez immolé qu'à vôtre  
 „ jalousie; car tout le monde est per-  
 „ suadé, Sire, qu'il ne s'est retiré à  
 „ Soria, que pour m'enlever. Cette  
 „ affaire ne passe point pour affaire  
 „ d'Etat : on croit que c'est son a-  
 „ mour qui lui a fait prendre les ar-  
 „ mes; & que c'est le vôtre qui cher-  
 „ che à le faire périr.

„ Ah ! vous ne sçavez pas, re-  
 „ prit le Roi, combien ce malheu-  
 „ reux est criminel; il faut vous le di-  
 „ re, car je n'ai rien de caché pour  
 „ vous :

vous : sçavez-vous qu'il est éper-  
 duement amoureux de la Reine, &  
 que même il a trouvé le moyen de  
 la posséder, en sorte que j'ai lieu de  
 croire, que c'est lui qui est le pere  
 de la Princesse dont elle est accou-  
 chée. Le Roi raconta pour lors ce  
 qui étoit arrivé à Alphonse la nuit de  
 ses noces, dissimulant autant qu'il  
 le put, ce qu'il y avoit de honteux  
 pour lui dans cette aventure.

Quelque surprise que fut Cathe-  
 rine, en apprenant une chose si ex-  
 traordinaire, elle ne perdit point  
 la présence d'esprit ; & après avoir  
 fait connoître au Roi, que les cho-  
 ses s'étoient passées innocemment  
 de la part de la Reine, & que  
 cette Princesse ignoroit sans dou-  
 te, qu'un autre que le Roy eut  
 pris sa place dans son lit ; elle se  
 servit de cette aventure pour en  
 prendre de nouvelles raisons ca-  
 pables d'obtenir la grace & le re-  
 tour d'Alphonse ;, Car enfin, dit-

E 5

elle,



„ elle, qui assureira V<sup>ost</sup>re Majesté, qu'Alphonse se voyant persecuté, & opprimé par vos ordres, ne découvrira point un secret que tant de raisons vous obligent de cacher éternellement. Mais qu'elles raisons, dit le Roy, donnerons-nous, pour faire approuver dans le monde que je pardonne à un homme qui a pris les armes contre moy. V<sup>ost</sup>re clemence, Sire, & v<sup>ost</sup>re grandeur d'ame, sont les seules raisons que vous devez consulter, & jamais on ne désapprouvera qu'un Roy pardonne à un sujet qui n'est redoutable par aucun endroit. Puisque tout le monde est persuadé que cette affaire n'est qu'une affaire de jalousie, & d'amour, il faut que vous fortifiez cette opinion, en déclarant que vous ne la traitez point comme un affaire d'Etat. Eh quel tort pourrez-vous recevoir aux yeux du public, en pardonnant à un

Ri-

Rival qui ne passé pour coupable “  
 que parce qu’il a voulu enlever sa “  
 Maitresse?

Il y a peu de Princes capables de se  
 laisser persuader par de semblables  
 raisons. Mais le Roy de Castille étoit  
 un Prince foible, ennemy des embar-  
 ras & des affaires: & il se laissa flechir,  
 comme si les raisons dont on se ser-  
 voit, eussent esté les meilleures rai-  
 sons du monde.

Il promit donc à Catherine de  
 déclarer qu’à sa consideration il ou-  
 blioit la revolte d’Alphonse, & qu’il  
 luy permettroit de reparoître à la  
 Cour, quand il se seroit passé encore  
 quelque temps, pour accoûtumer  
 les esprits à un pardon qui pour-  
 roit passer pour foiblesse, si  
 la chose se faisoit si prompté-  
 tement.

Alphonse n’avoit garde de se  
 persuader que sa grace fut aisée à ob-  
 tenir: & à peine fut-il échappé de  
 Medina, qu’il crut qu’il ne pouvoit

éviter la mort quelque party qu'il pût prendre. Son amour profitant de son desespoir, se réveilla plus fortement que jamais dans son cœur; & ce que Catherine de Sandoval venoit de faire en le retirant elle-même de la prison, luy donna un si extrême attachement pour elle, que voyant qu'il ne pouvoit éviter la mort, il résolut de la venir chercher en des lieux où il pourroit encore avoir le plaisir de voir sa Maîtresse. Ainsi au lieu de sortir du Royaume, il revint à Madrid, & il s'y cacha sous un nom & sous un habit deguisé, n'étant occupé que du soin de revoir Catherine de Sandoval.

Cette genereuse personne de son côté ne pensoit qu'à le faire avertir de ce qu'elle avoit obtenu du Roi: elle envoya un homme exprés à Lisbonne; où il luy avoit dit qu'il se retireroit. Cet homme ne pouvant avoir de

ses nouvelles aux adresses qu'on lui avoit données, reprit le chemin de Madrid. Il s'arrêta sur la route à un Bourg nomme Royelos distant de Lisbonne de douze ou quinze lieues. On luy dit dans ce Bourg qu'on venoit d'enterrer un Espagnol, qui en allant à Lisbonne étoit tombé malade, & qui étoit mort si subitement, qu'on n'avoit pû sçavoir qui il étoit; mais qu'il falloit que ce fut un homme de considération, parce qu'on avoit trouvé sur luy des pierreries d'assez grand prix. On les luy montra; & cet homme crut reconnoître un diamant qu'il avoit veu autrefois à sa Maîtresse: c'est ce qui luy donna la curiosité de s'informer encore plus quel pouvoit être cet Espagnol; & n'en pouvant rien apprendre, il achepta le diamant qu'il apporta à Catherine de Sandoval, en luy disant qu'il n'avoit pû rien apprendre d'Alphonse à Lisbonne, & luy rendit

compte de tout ce qu'il avoit oui dire à Royelos de l'Espagnol qui y étoit mort.

Cet Espagnol étoit un Ecuyer d'Alphonse, que son Maître envoyoit à Lisbonne dans le temps qu'il retournoit lui même à Madrid. Comme il l'envoyoit pour luy ménager des Amis, en cas que l'envie le prit de s'y retirer, il avoit donné des pierreries à son Ecuyer, & le diamant étoit en effet un de ceux que Catherine lui avoit autrefois envoyez, & qu'il avoit gardé, lorsqu'il avoit donné les autres à la Comtesse de Saint Estienne.

Catherine de Sandoval ne douta donc point que ce ne fut Alphonse luy-même qui étoit mort à Royelos. Elle y r'envoya sur le champ pour tâcher d'en avoir des lumières plus certaines. Mais comme on ne l'avoit point trouvé à Lisbonne, & quelle reconnut son diamant, elle n'osa espérer que ce fut un autre que luy.

On

On ne peut exprimer l'état où elle se trouva. Elle ne s'étoit jamais flattée de l'esperance de l'épouser, y trouvant des obstacles invincibles. Elle n'avoit pas laissé de l'aymer; & son amour étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus desintéressé & plus genereux: elle avoit fait les choses du monde les plus heroïques, pour luy marquer qu'elle n'étoit occupée que du soin de ce qui pouvoit luy être avantageux; elle s'étoit mille fois sacrifiée pour luy: ce que le Roy luy avoit appris de son amour pour la Reine, & de ce qui luy étoit arrivé avec cette Princesse, avoit alarmé sa passion; mais elle s'étoit mise au dessus de ces jalousies, pour ne travailler qu'à conserver la vie de son Amant.

Ce fut donc aux nouvelles de sa mort, qu'elle sentit ce qu'elle n'avoit point senty jusque-là: „ J'é-  
tois consolée, ce disoit-elle à elle-  
mê-

„ même , de tout ce que la fortune  
 „ ne & les infidelitez de mon A-  
 „ mant mettoient d'obstacles à la  
 „ tranquillité de mon cœur, puis  
 „ qu'enfin j'avois le plaisir de luy  
 „ marquer que je ne l'aimois que  
 „ pour l'amour de luy-même ; plus  
 „ ce que je faisois pour luy étoit dif-  
 „ ficile, plus je me sçavois bongré de  
 „ le faire. Mais il est mort , & tout ce  
 „ que j'ay fait ne luy a servy de rien.  
 Elle s'abandonnoit à ces pensées,  
 pendant que son Amant luy pré-  
 paroît de nouveaux sujets d'af-  
 fliction , & alloit metre son cœur  
 à d'autres épreuves.

Nous avons dit qu'Alphonse étoit  
 revenu à Madrid , & se tenoit ca-  
 ché dans un des Fauxbourgs de  
 cette Ville ; & ce que nous a-  
 vons jusques icy fait connoître de son  
 caractère, doit faire juger qu'il ne se  
 tint pas long-tems dans cette retrai-  
 te, & qu'il chercha bien-tôt à se faire  
 voir à Catherine de Sandoval.

Il croyoit en effet n'être occupé que d'elle, & il alloit tous les jours se cacher dans un endroit du Palais, par où il croyoit qu'elle dût passer, lorsqu'elle se retiroit dans son appartement. Mais la fausse nouvelle de sa mort affligea assez Catherine de Sandoval pour en tomber malade: ainsi elle garda le lit; & Alphonse alla trois ou quatre soirs l'attendre inutilement. Un soir il fut appercû par un Officier de la Reine qui crût le reconnoître; cet Officier le dit à celle qui étoit la confidente de cette Princesse. Cette fille voulant s'éclaircir de la vérité, passa dans l'endroit où étoit Alphonse, & quoy que le lieu fut fort obscur, elle ne douta point que ce ne fut luy. Etonnée de le trouver là, elle luy dit à l'oreille qu'elle le reconnoissoit; & ne pouvant résister à la curiosité de l'entretenir, elle le pria de vouloir passer dans son appartement,

l'af-



l'assurant qu'il ne seroit veu de personne, & qu'il pourroit voir la Reine.

La fille qui le conduisoit l'enferma dans un cabinet qui touchoit à la Chambre de la Reine, & elle alla avertir cette Princesse qu'il étoit là. La Reine refusa constamment de le voir, & luy fit ordonner par cette fille qu'il se retirât. Alphonse renvoya la fille dire à la Reine qu'il ne partiroit point qu'il ne l'eût veüe, & qu'il étoit résolu de passer la nuit dans son appartement & d'y perir, plutôt que de s'en aller sans la voir.

La Reine qui le connoissoit pour être l'homme du monde le plus passionné, eut peur qu'il ne voulut en effet rester toute la nuit, & craignant que son opiniâtreté n'eût des suites funestes pour elle & pour luy, elle vint dans le cabinet & elle consentit à le voir.

Elle

Elle ne pût s'empêcher de luy faire d'abord des reproches de l'amour qu'il avoit témoigné à Catherine de Sandoval lors qu'il étoit à Soria. „ Ha ! Madame , reprit Alphonse , pouvez-vous ignorer les obligations que j'ay eues toute ma vie à Catherine de Sandoval ? & qu'ay-je pû faire autre chose , que de prendre son party contre un homme qui la retenoit prisonnière ? Croyez , Madame , que je la trompe. . . . Comme il disoit ces paroles , la confidente accourut avec précipitation , disant que le Roy entroit & étoit déjà dans la Chambre : La Reine sortit pour aller au devant de luy , fermant la porte du cabinet où Alphonse resta , & d'où il pût entendre tout ce que le Roy dit à la Reine.

Je viens , Madame , dit le Roy d'un air gay , vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra , c'est que je pardonne à Alphonse de

Cor-

„Cordoüe, & que j'ay promis à  
 „Catherine de Sandoval de luy per-  
 „mettre de revenir à la Cour dans  
 „six mois.

La Reine qui ne vouloit pas  
 que le Roy crût qu'elle prit à cer-  
 te nouvelle autant d'interêt qu'elle  
 y en prenoit, luy representa que  
 l'on seroit surpris d'une clemence  
 si rare, & sembla vouloir combattre  
 la resolution que le Roy avoit pris de  
 luy pardonner.

Ainsi Alphonse qui écoutoit la  
 conversation, connut que des deux  
 personnes qu'il aymoît, l'une a-  
 voit eu le courage de se déclarer  
 pour luy & de faire sa paix, pen-  
 dant que l'autre sembloit vouloir  
 empêcher ce Prince de luy pardon-  
 ner.

Quoy qu'il eut lieu de croire que  
 la Reine ne parlât ainsi, que pour  
 ne pas se déclarer, il ne laissa pas  
 pourtant de désapprouver son pro-  
 cédé, en le comparant à celui  
 de

de sa Rivale, & son cœur qui avoit deux heures devant si aisément passé de l'amour de Catherine de Sandoval à celui de la Reine, repassa avec la même facilité de l'amour de la Reine à celui de Catherine de Sandoval. C'est ce qui le fit obéir, quand le Roy s'étant retiré, la Reine luy envoya dire qu'il sortit. Elle accompagna cet ordre d'un compliment sur la nouvelle que le Roy venoit de luy apprendre, le priant de ne point paroître à la Cour, jusqu'à ce que les six mois fussent expirez.

Catherine de Sandoval persuadée qu'Alphonse étoit mort à Royelos, crut ne devoir pas laisser ignorer à la Reine ce qu'elle avoit appris de cette mort; elle alla donc chez-elle le lendemain que cette Princesse avoit veu Alphonse, & elle luy rendit compte des raisons qu'elle avoit de ne point douter qu'il ne fut mort.

La

La Reine se souvint alors des dernières paroles qu'Alphonse luy avoit dites , c'est qu'il trompoit Catherine de Sandoval ; & elle alla s'imaginer que la tromperie qu'il lui faisoit , c'étoit de se faire passer pour mort. Elle sentit une secrète joye de voir qu'il trompoit sa rivale ; & elle ne douta point que ce ne fut une marque qu'il l'aimoit moins qu'elle. Cette pensée luy fit dissimuler ce qu'elle sçavoit d'Alphonse : mais elle ne parut point assez touchée de la nouvelle que luy apprenoit Catherine de Sandoval , pour que cette genereuse personne en fut contente : car elle auroit voulu que la Reine qui avoit tant fait que de travailler à la liberté d'Alphonse , eut autant de douleur qu'elle de sa mort. Elle crut donc que la Reine étoit du caractère de la pluspart des femmes , qui ne sçavent point aimer leurs Amans, jusques  
dans

dans le tombeau ; & elle se retira plus convaincuë que jamais que personne n'étoit capable d'aymer avec la delicateffe & la constance dont elle aymoit.

Pendant qu'elle pleuroit continuellement la mort de son Amant , & qu'elle pretextoit une incommodité, pour ne point paroître en public ; Alphonse n'étoit occupé que du soin de luy apprendre de ses nouvelles, & de la voir. Il sçeut qu'elle étoit malade ; & il crut que cette maladie luy faciliteroit les moyens d'entrer chez elle. Il alla trouver le Medecin qui la servoit , & il le conjura de luy procurer l'occasion de luy parler en particulier, disant qu'il avoit une affaire de la dernière consequence à luy communiquer. Le Medecin qui ne sçavoit pas qu'il fut Alphonse , fut gagné par les presens qu'il luy offrit, & s'engagea de le mener le lendemain chez

Ca-

Catherine, comme s'il eut esté un Medecin de ses amis; & c'est pour cela qu'il luy fit prendre un habit conforme à cette profession.

Il garda sa parole, & le lendemain il entra chez-elle suivi d'Alphonse. Quand il luy eut parlé un moment sur son indisposition, il luy dit qu'il y avoit là un Medecin qui avoit un secret à luy communiquer, & qu'il la prioit de trouver bon qu'il approchât. Elle répondit qu'on le fit venir, & alors le Medecin fit signe à Alphonse, & il se retira dans l'endroit le plus éloigné de la Chambre.

Le visage d'Alphonse ne pouvoit être remarqué de Catherine, parce que la ruelle de son lit étoit trop obscure; & d'ailleurs l'habit sous lequel il luy parloit le rendoit entierement méconnoissable.

Elle ne le reconnut donc point, & Alphonse voyant qu'elle le

regardoit sans le reconnoître, ne pût s'empêcher de rire, & en même temps luy prenant les bras, il les luy ferra d'une maniere fort tendre. Cette action & un ris si familier surprirent Catherine: elle alloit luy témoigner sa surprise avec une espeece de colere, quand Alphonse s'approchant de son oreille luy dit en luy serrant la main: Hé quoy, Madame, ne reconnoissez-vous pas Alphonse de Cordouë! Ces paroles la frapperent & la surprirent d'une si étrange sorte, que ne doutant point que ce ne fut le phantôme d'Alphonse qu'elle croyoit mort, elle fit un grand cry qui fut suivy d'une sueur & d'un évanouissement. Le Medecin se rapprocha au cry que fit Catherine, & il la trouva évanouïe. Cet accident causa assez de rumeur pour obliger tous ceux qui étoient dans la Chambre de se r'approcher du lit, & Alphonse entendant dire qu'il en falloit avertir

F

le



le Roy, craignit que ce Prince ne le reconnut, & il sortit pendant que tout le monde étoit occupé autour du lit de Catherine.

Dés qu'on l'eut fait revenir, elle regarda le Medecin, & luy demanda ce qu'étoit devenu celuy qu'il luy avoit amené. On le chercha, & on ne le trouva point dans la Chambre. „ Ah ! dit elle, il „ n'en faut point douter, c'est son „ ombre, c'est un homme mort „ que vous m'avez amené : elle s'arresta à ces paroles, & voyant qu'on l'écoûtoit, elle eût assez de presence d'esprit pour ne point nommer Alphonse, & pour dire que celuy qui luy avoit apparu, étoit un de ses parens qui étoit mort depuis quelques jours.

Le Medecin qui ne connoissoit point celuy qu'il avoit amené, ne sçavoit qu'en croire ; & comme Catherine s'opiniatroit à dire que c'étoit un mort qui luy avoit

ap-

apparu, le bruit en courut bientôt, & chacun parla de cette histoire comme d'une apparition dont il n'étoit pas permis de douter.

Le Roy la vint voir, & la Reine y vint aussi; elle dit à l'un & à l'autre comme elle avoit fait à tout le monde, que celuy qui avoit apparu étoit un de ses parens qu'elle nommoit. Mais quand elle se vit seule avec la Reine, elle luy dit que ce phantôme étoit Alphonse.

La Reine qui sçavoit qu'Alphonse étoit vivant, ne put s'empêcher de rire; & Catherine confirmée plus que jamais que la Reine étoit toute consolée de la mort d'Alphonse, luy fit des reproches de son insensibilité, pendant que cette Princesse avoit peine à ne pas croire que Catherine étoit devenuë folle.

Alphonse s'étant retiré dans la mai-

son où il se cachoit, rêva long-temps à ce qui avoit pû causer la surprise & l'évanouissement de Catherine, & il ne le devina, que quand il eut appris que son Ecu-yer étoit mort à Royelos, & qu'un homme qui étoit à elle avoit acheté le diamant dont nous avons parlé: il jugea donc que ce diamant l'avoit jettée dans l'erreur où elle étoit; & il resolut de ne pas différer à l'en retirer.

Il ne trouva point d'autre party que de luy écrire. Il le fit, & il eut soin que sa lettre luy fut renduë, sans que personne sceut qu'elle venoit de luy.

La Reine étoit chez Catherine, quand une fille vint rendre cette Lettre, disant que c'étoit un homme inconnu qui l'avoit apportée.

Catherine la prit, & reconnoissant le caractère d'Alphonse, elle rougit & pensa tomber dans un

un second évanouissement. La Reine luy faisant la guerre de son embarras, luy arracha la Lettre, & toutes deux ensemble lûrent ces paroles.

*Je ne sçay si je dois me sçavoir mauvais gré d'être mort, puisque vous avez la bonté de me regreter; mais ce qui me fait trouver ma mort délicieuse, c'est le pouvoir qu'on m'a donné dans l'autre monde de vous voir encore quelquefois dans celuy-cy, & de vous dire de mes nouvelles. Elles sont tres-bonnes; jamais mort ne s'est mieux porté, & n'a esté plus amoureux que moy: Si vous vou'iez ne point vous opiniâtrer à garder la chambre, & venir demain sur les quatre heures vous promener dans le jardin de Miravaglis, j'espererois que mon phantôme ne vous feroit point peur, & que vous pourriez à la fin vous familiariser avec luy.*

La Reine & Catherine de Sandoval ayant lû cette Lettre, se re-

garderent avec des mouvemens bien differens. La Reine qui se flattoit qu'Alphonse trompoit Catherine, eut du dépit qu'il la tirât d'erreur & qu'il cherchât à la voir.

Catherine ne pouvant douter qu'Alphonse ne fut en vie, eut toute la joye dont elle étoit capable. La froideur de la Reine ne pût se cacher ; elle la remarqua : & elle fut encore convaincuë que cette Princesse n'aimoit point Alphonse, puis qu'elle avoit témoigné si peu de tristesse aux nouvelles de sa mort, & faisoit voir si peu de joye en apprenant qu'il vivoit encore.

La Reine dit qu'elle ne pouvoit mieux répondre à ses reproches, qu'en s'offrant de la mener au jardin de Miravaglis, & d'aller avec elle y voir Alphonse. Ce qui obligea la Reine de vouloir être de ce rendez-vous, c'est l'envie qu'elle

le avoit de voir si Alphonse oseroit en sa' presence témoigner à Catherine de Sandoval tout l'amour qu'il luy marquoit dans sa Lettre ; ou peut-être même espara-t-elle qu'Alphonse se déclareroit pour elle , & renonceroit à Catherine de Sandoval : car dequoy ne se flatte-t'on point quand on ayme : le dépit d'avoir des Rivaless a moins de force auprès des femmes , que l'esperance d'en triompher.

Catherine accepta l'offre de la Reine par un motif bien différent : elle fut bien aise d'avoir occasion d'instruire Alphonse des obligations qu'il avoit à cette Princesse , & de vaincre la froideur qu'elle paroissoit avoir pour luy : car bien loin d'écouter la jalousie qu'auroit pû luy donner l'amour de la Reine , elle ne pensoit qu'à la mettre de plus en plus dans les interets d'un Amant qu'elle n'aymoit que pour luy faire du bien ;

& tout ce qui pouvoit contribuer au bonheur & à l'établissement d'Alphonse ; lui paroiffoit bon. C'est ainfi que fon amour toujours incapable d'avoir des retours fur elle-même , la mettoit au deffus de tous les mouvemens que fentoit celuy de la Reine.

Elles allèrent donc enfemble au lieu où elles efperoient trouver Alphonse ; & ayant laiffé leur fuite à la porte , elles ne furent pas long-temps fans l'appercevoir au fond d'une allée obscure. Elle s'avancèrent vers luy ; & Alphonse qui croyoit ne voir que Catherine de Sandoval , fut bien furpris de trouver la Reine avec elle.

Comme il paroiffoit étonné ; “ c'est à moy , luy dit la Reine , “ que vous avez l'obligation de voir “ icy vôtre Maîtrefle ; car quelque “ paflionnée que foit la Let-“

tre

tre que vous luy avez écrite, jamais “  
elle n’auroit osé venir sans moy. “

La maniere dont la Reine prononça ces paroles, fit bien voir à Alphonse qu’elle parloit avec un petit dépit ; & toutes les marques d’amour que cette Princesse avoit pû luy donner jusque-là , semblèrent luy faire moins de plaisir que ce dépit.

Catherine s’apperçût qu’il étoit embarrassé , & pour luy donner lieu de répondre à la Reine de maniere dont elle pût être contente , elle prit la parole & luy apprit tout ce que la Reine avoit fait pour le délivrer de prison.

Alphonse qui crut n’avoir pas lieu de douter de l’amour de cette Princesse , oublia pour la trois ou quatrième fois tout ce qu’il devoit à celuy de Catherine de Sandoval , & se jettant aux pieds de la Reine ; „ Ah ! Madame, luy “  
dit-il, en luy embrassant les genoux “

F 5 d’une



„ d'une manière toute passionnée,  
 „ se peut-il faire qu'Alphonse ne  
 „ vous soit pas indifférent : les lar-  
 mes qui luy vinrent aux yeux en pro-  
 nonçant ces paroles, l'empêchèrent  
 de continuer ; & la Reine qui ne pût  
 aussi retenir ses larmes, l'embrassa  
 pour le faire relever.

Catherine connût par l'action de  
 cette Princesse, qu'il falloit qu'elle  
 aymât Alphonse ; & elle jugea  
 bien que la froideur dont elle avoit  
 crû avoir lieu de l'accuser, avoit  
 esté un effet de sa dissimulation.

Elle sentit alors tout ce qu'une  
 Amante sacrifiée peut sentir aux  
 yeux d'une Rivale à qui on la sa-  
 crifie ; elle changea de couleur,  
 elle soupira, Alphonse s'en apper-  
 çût, & peut s'en fallut qu'il ne quit-  
 tât la Reine pour ne plus témoi-  
 gner d'amour qu'à elle, tant un cœur  
 du caractère du sien est peu sûr de  
 luy-même.

Catherine de Sandoval vit bien  
 qu'il

qu'il s'étoit appercû de son embar-  
ras; & quelque agitée qu'elle fût,  
elle eut encore la force de diffi-  
muler, & de ne parler qu'en fa-  
veur de la Reine. „ Vous voyez,“  
dit elle, à cette Princesse, com-“  
bien le pauvre Alphonse est tou-“  
ché des bontez que vôtre Majesté“  
a pour luy, & en verité il meri-“  
te que vous soyez toujourns dans ses“  
interests. “

La Reine fût embarrassée de ce  
discours de Catherine; elle auroit  
mieux aymé que sa Rivale eut mon-  
tré plus de jalousie: „ Vous m'êtes“  
trop chère, reprit-elle, avec un peu“  
d'aigreur, pour abandonner un“  
homme qui vous ayme & qui n'ay-“  
me que vous; car enfin, continua-“  
t'elle, en adressant la parole à Al-“  
phonse, n'est-il pas vray que vous“  
n'aymez que Catherine de Sando-“  
val. La Reine rougit en regardant“  
Alphonse, & en luy disant ces paro-  
les: Catherine s'apperçût encore mi-  
eux.

eux de la jalousie de la Reine: & Alphonse ne sçachant que répondre, baissa les yeux cherchant en luy-même comment il pourroit se tirer de cet embarras.

Catherine de Sandoval ne tarda  
 „ guère à prendre la parole. „ Al-  
 „ phonse n'est pas assez heureux „  
 „ dit-elle, pour s'amuser à aymer  
 „ une personne aussi inutile que  
 „ moy; d'ailleurs il a trop de dif-  
 „ cernement & trop d'esprit,  
 „ pour ne pas voir que s'il luy étoit  
 „ permis d'aymer Vôte Majesté, il  
 „ n'aymeroit jamais qu'elle: Vous  
 „ prenez grand soin, reprit la Rei-  
 „ ne, de répondre pour Alphonse;  
 „ ne pourroit-il pas s'expliquer luy-  
 „ même? Ah! Madame, inter-  
 „ rompit Alphonse, c'est vous qui  
 „ prenez grand soin de m'insulter,  
 „ car que puis-je vous repondre qui  
 „ ne vous offense? Vous pouvez, dit  
 „ la Reine, parler à Catherine du ton  
 „ dont vous luy écrivez; je ne seray  
 point

point offensée que vous aymiez une  
 personne si digne de vôtre amour.

Alphonse qui étoit l'homme du  
 monde le plus ennemy de la diffi-  
 mulation, n'eût plus la force de se  
 contenir : Je vois bien, reprit-il  
 brusquement, que Vôtre Majesté  
 se plaît à insulter à mes malheurs  
 & à ma foiblesse: puisque vous vou-  
 lez que je m'explique; je le feray,  
 Madame, je vous adore, dit-il, se  
 jettant encore une fois à ses pieds;  
 mais la passion que j'ay pour vous,  
 ne me rend point insensible à ce  
 que je dois à Catherine de Sando-  
 val; je l'ayme, & je sacrifierois mil-  
 le fois ma vie pour elle. Je ne scay  
 pass'il est possible de vous aymer  
 l'une & l'autre; mais je sens bien  
 que je ne puis faire autrement, & si  
 vous croyez que mon cœur vous  
 trompe, & n'est pas de bon-  
 ne foy, je vous prie de me  
 permettre de le percer en vôtre  
 presence; car j'ayme mieux mou-

„rir, que de vous laisser croire à  
 „l'une ou à l'autre que je ne vous  
 „ayme pas. En disant ces paroles  
 il tira son épée: la Reine l'ar-  
 resta, & elle fut fâchée d'avoir exi-  
 gé de luy cette explication; elle en  
 fût même attendrie. Catherine ne  
 la fut pas moins qu'elle; l'une & l'au-  
 tre versa des larmes, & s'empres-  
 sèrent également à faire relever Alphon-  
 se: ainsi par un effet bizarre, on  
 vit deux Rivaux s'accorder par ce  
 qui auroit dû les désunir.

„ Il est inutile, dit la Reine, en  
 „effuyant ses larmes, de dissimu-  
 „ler plus long-temps combien Al-  
 „phonse m'est cher: vous voyez,  
 „Madame, dit elle, à Catherine  
 „de Sindoval, tout ce que je voulois  
 „vous cacher; & j'aurois honte de  
 „cet aveu, si j'avois une Rivale  
 „moins genereuse que vous: mais  
 „après tout, continua-t'elle; que  
 „sert à Alphonse que nous l'aymir-  
 „ons, puisqu'il ne nous ne pouvons con-  
 tri-

tribuer à son bonheur: Il dit qu'il " nous ayme l'une & l'autre: cet a- " mour le perdra, si le Roy vient " à le découvrir, & ce Prince qui " se déclare vôtres Amant & qui le " hait déjà pour oser aymer sa " Maîtresse, le haira jusqu'à la fu- " reur, s'il sçait qu'il ait osé ay- " mer sa femme. Le meilleur party " qu'Alphonse puisse prendre, c'est " de s'attacher ailleurs, & dès qu'il " luy sera permis de revenir à la " Cour, de penser à se marier. "

Oüy, Madame, reprit Cathe- " rine de Sandoval, c'est-là ce que " nous devons persuader à Alphon- " se: & moy, reprit Alphonse, tout " ce que je me dois persuader à " moy même, c'est de n'aymer ja- " mais que la Reine & vous, de " haïr & de fuir toutes les fem- " mes, puisqu'il n'y en a point qui " vous ressemble à l'une & à l'au- " tre: il parla long-temps en cester- " mes; mais enfin il leur promit de "

ne

ne pas s'opposer à ce qu'elles luy propo-  
 soient, & ils se séparèrent.

C'estoit par des sentimens bien  
 differens, que la Reine, & Ca-  
 therine de Sandoval pensoient à  
 marier Alphonse : la Reine n'avoit  
 cette pensée, qu'afin que son A-  
 mant ne fut jamais à Catherine de  
 Sandoval, dont elle ne pouvoit s'  
 empêcher d'être jalouse ; & Ca-  
 therine de Sandoval ne pensoit à  
 marier son Amant, que pour as-  
 seurer sa fortune. Comme leurs  
 sentimens étoient differens, aussi  
 leur conduite ne fût pas la même  
 & la Reine se repentit bien tôt de  
 tout ce qui s'étoit passé dans le jar-  
 ,, din. ,, Quoy, se disoit-elle à elle-  
 ,, même, il a pû balancer à se dé-  
 ,, clarer pour moy, après avoir es-  
 ,, té assez heureux pour me posse-  
 ,, der ; J'ay honte de ma lâcheté,  
 ,, & je devrois le haïr & l'éviter  
 ,, pour jamais.

Il est étrange que cette Prin-  
 cesse

cesse qui avoit de la vertu & de la  
 grandeur d'ame, n'eût jamais la for-  
 ce de se mettre au dessus de cette  
 jalousie, & que cette passion luy  
 fit faire des démarches aussi biza-  
 res que celles que nous allons voir.  
 Occupée du seul desir de supplan-  
 ter sa Rivale, elle ne pensa qu'à  
 obliger Alphonse à se déterminer  
 à la preference qu'elle cherchoit,  
 en le mettant aussi-bien que Ca-  
 therine, à toutes les épreuves qu'el-  
 le pût imaginer. Il y avoit des  
 momens où elle ne pouvoit s'em-  
 pêcher de condamner sa jalousie,  
 en se representant avec combien  
 peu d'intérest & d'esperance Ca-  
 therine de Sandoval aymoît Al-  
 phonse : mais il y en avoit aus-  
 si où cette Rivale luy paroif-  
 soit d'autant plus digne de sa  
 haine qu'elle meritoit par ses  
 manières plus d'admiration &  
 plus d'estime ; car la jalousie  
 prend toujours de nouvelles forces  
 du



du merite de ceux qui en font les objets.

Bertrand De la Cuéva, qui avoit ignoré, ou qui avoit fait semblant d'ignorer que ce fût par l'ordre du Roy, qu'il avoit pensé être assassiné, & qui parut persuadé que le Capitaine des Gardes l'avoit pris pour son Rival, étoit mieux que jamais dans l'esprit du Roy, & le choix que ce Prince avoit fait de luy pour tenir sa place dans le lit de la Reine, luy avoit donné un violent amour pour elle. La Reine qui avoit consenty à luy pardonner, & qui sembloit être contente du desir que le Roy avoit eu de le punir, le souffroit comme les autres Courtisans, & n'avoit pas eu de peine à s'appercevoir qu'il cherchoit à luy plaire. Elle resolut de se servir de luy pour donner de la jalousie à Alphonse; elle affecta de luy parler avec distinction, & de luy permettre par  
ses

ses manières, de luy marquer quelquefois l'amour qu'il avoit pour elle.

Cette complaisance de la Reine fit croire à La Cueva qu'il en étoit aymé : il ne sçavoit point qu'elle eut connoissance qu'Alphonse étoit celuy qui avoit eu part à l'avanture de la première nuit de ses nôces ; & comme c'étoit luy que la Reine avoit trouvé dans son lit à sa seconde avanture, il alla s'imaginer que cette Princesse croyoit aussi que c'étoit luy qui s'y étoit trouvé à la première. Il osa même luy en parler, & s'attribuant quelquefois en termes couverts lors qu'il étoit seul avec elle la gloire d'être Pere de la Princesse d'Espagne, son insolence même & son aveuglement alla si loin, qu'il osa proposer à la Reine de souffrir qu'il luy donnât lieu de devenir mere une seconde fois, s'assurant du consentement du Roy.

On

On juge bien que la Reine ne pouvoit s'empêcher de rire dans son cœur, de voir un homme faire vanité auprès d'elle d'une chose qui en regardoit un autre, & que cette vanité jointe à la hardiesse de la proposition, augmenta le mépris & l'aversion que cette Princesse avoit pour luy. Cependant elle dissimula, & sans faire semblant de comprendre ce que La Cuéva vouloit luy dire, elle luy laissa esperer que la chose pourroit réussir, si le Roy prenoit soin de la conduire.

La Cuéva n'eut pas de peine à persuader au Roy, qu'il étoit bon que la Reine eut encore des enfans, & que c'étoit un moyen d'affermir son autorité de plus en plus. Mais quelque envie que le Roy eut de surprendre la Reine, & quelque machine que fit La Cuéva pour parvenir à la posséder, ils ne purent réussir. La Reine refusa

con-

constamment le Roy toutes les fois que ce Prince luy fit entendre qu'il vouloit avoir encore des enfans.

Cependant le bruit courut à la Cour qu'elle étoit grosse. Ce bruit étoit fondé sur ce que le Roy avoit témoigné assez ouvertement qu'il ne vouloit plus coucher seul: & soit que la Cuéva eut fait confidence à quelqu'un du secret du Roy, soit qu'on jugeât que le Roy qui passoit pour impuissant s'étoit servy de luy; on commença dès lors à semer sourdement que c'étoit Bertand de la Cuéva qui étoit Pere de la Princesse dont la Reine étoit accouchée, & que c'étoit encore de luy qu'elle étoit grosse.

Le bruit de cette prétendue grossesse se répandit bien-tôt par toute l'Espagne, & Alphonse ne fût pas des derniers à en entendre parler. Les mêmes personnes qui

qui luy dirent cette nouvelle , ne manquèrent pas d'ajôuter ce que l'on disoit de la part que Bertrand de la Cuéva avoit & à cette seconde grossesse , & à la première.

Personne ne sçavoit mieux que luy , qu'une partie de cette nouvelle étoit fausse : mais aussi personne n'étoit plus disposé à en croire l'autre partie ; & supposé que la Reine fut grosse , il voyoit bien qu'il avoit lieu d'être horriblement jaloux.

Aussi le fut-il autant qu'il pouvoit l'être , Il ne douta point que Bertrand de la Cuéva n'eût eu le même sort que luy : mais il trouvoit le sort de son Rival bien plus heureux que le sien , en ce qu'il jugeoit que la Reine incapable d'être encore trompée ; devoit avoir donné son consentement à cet indigne commerce.

Il seroit mal-aisé d'exprimer la fureur & le desespoir où le por-

ta sa jalousie. Il fut vingt fois sur le point de sortir de la maison où il étoit caché, pour aller reprocher à la Reine l'intrigue dont il la soupçonnoit : mais il eut encore assez de raison pour n'en rien faire ; & sa jalousie eut à la fin un effet tout différent de celui que la Reine en espiroit car elle l'attacha plus que jamais à Catherine de Sandoval.

Puis qu'elle a esté capable, se disoit-il à luy-même, d'avoir de la complaisance pour Bertrand de la Cuéva, elle est indigne de mon estime & de mon amour : je dois cesser de l'aimer & ne plus avoir d'attachement que pour une personne qui n'a jamais cessé un moment de me faire du bien, & dont la conduite & les sentimens seroient capables de la faire adorer de tout le monde.

Il resolut donc d'oublier la Reine, & se croyant entièrement guéry de sa passion, il crut ne devoir pas

pas laisser ignorer à Catherine de Sandoval la preference qu'il luy donnoit : mais il ne pût tellement oublier la Reine, qu'il ne se fit un plaisir de luy faire connoître ses sentimens : Il écrivit à Catherine de Sandoval la Lettre que l'on va voir ; mais il prit soin que cette Lettre luy fut renduë, quand elle seroit seule avec la Reine, ne doutant point que la Reine ne la voulut voir. C'est ainsi qu'il se trompoit luy-même, en croyant qu'il n'aymoit plus cette Princesse : il ne faisoit pas reflexion qu'on aime encore quand on prend à tâche de marquer qu'on n'ayme plus.

La chose arriva comme Alphonse l'avoit pensé ; sa Lettre fut donnée à Catherine de Sandoval en presence de la Reine, qui y lût ces paroles.

*Quand j'ay paru balancer entre vous & la Reine, & me déclarer*  
égale.

également pour l'une & pour l'autre, je ne sçavois pas que je vous mettois par cette égalité en comparaison avec la Maîtresse de Bertrand de la Cuéva. Pardonnez-moy cette injustice, & comptez que je ne me sens plus capable pour elle que de mépris, & que je ne suis touché ( d'amour que pour vous.

La Reine ayant lû cette Lettre, fit semblant d'abord de ne pas comprendre ce qu'elle signifioit. „ Qu'elle est donc, dit-elle, cette Maîtresse de Bertrand de la Cuéva dont il parle? y comprenez-vous quelque chose? Je ne sçay, reprit Catherine, ce qu'il a voulu dire: mais ce n'est pas la seul endroit de cette Lettre que je n'entends pas; je n'y vois aucun sens depuis le commencement jusqu'à la fin: Car enfin, je sçay qu'Alphonse a pour Vôte Majesté des sentimens tout differens de ceux qu'il semble exprimer icy; &

G

il



„ il faut qu'il ait pris plaisir à se  
 „ moquer de moy en m'écrivant  
 „ de la sorte. Non, non; reprit  
 „ la Reine, (ayant pris son party,  
 „ & ne voulant pas que Catherine  
 „ jouit un moment du plaisir de se  
 „ voir préférée, sans luy donner de  
 „ nouveaux embarras :) Non, dit-  
 „ elle, Alphonse ne se moque point;  
 „ il est dans l'erreur, & sur le bruit  
 „ qui court de magrossesse, & sur  
 „ l'amour que l'on dit que Ber-  
 „ trand de la Cuéva a pour moy:  
 „ je veux le détromper, & il est  
 „ temps que je vous découvre des  
 „ secrets qui vous surprendront.  
 „ Mais je sçay à qui je me confie, &  
 „ j'ay même besoin de vous pour ver-  
 „ nir à bout de mes desseins. Sçachez  
 „ donc, continua-t-elle, que je ne suis  
 „ point la femme du Roy de Castil-  
 „ le & que si quelqu'un peut se dire  
 „ mon mary, ce n'est qu'Alphon-  
 „ se.

Catherine vit bien que la Reine

al-

alloit luy découvrir tout ce qu'elle avoit déjà appris de la bouche du Roy ; & elle fit ce qu'elle pût pour obliger cette Princesse à ne luy point faire cette confession : mais elle s'y opposa inutilement. La Reine luy dit tout, & ensuite elle continua de la sorte.

Vous jugez bien, Madame ; que je ne dois plus après cela regarder le Roy comme mon époux, & que le bruit qui court de ma grossesse n'a aucun fondement. Pour Bertrand de la Cuéva, je l'ay en horreur, & je ne songe plus qu'à trouver le moyen de me retirer d'une Cour où je ne puis demeurer en conscience : mais je veux faire plus, continua-t'elle en rougissant ; en me demariant d'avec le Roy de Castille, je prétends me donner à celuy à qui le hazard m'a déjà donné, & épouser Alphonse de Cordoue. Elle s'arrêta après ces paroles moins par la honte

honte que luy devoit donner ce dessein : que par la curiosité de voir comment sa Rivale recevroit ce qu'elle luy disoit.

Catherine de Sandoval fut longtemps sans parler : mais enfin prenant la parole : „ J'avoüe, Madame, dit-elle, que tout ce que Vôte Majesté vient de m'apprendre est si surprenant, que je ne scay encore si j'en dois croire mon oreille : mais de tant de choses surprenantes, il n'y en a point qui me le paroisse plus, que le dessein de vous démarier pour épouser Alphonse. Hé! Alphonse, reprit la Reine, n'est-t'il pas déjà mon époux, & puis-je en épouser un autre après ce qui s'est passé.

„ Mais comment venir à bout d'un dessein si surprenant, répondit Catherine? Que dira le Roy de Portugal, de vous voir descendre du Trône, pour épouser un homme si au dessous de vôte rang.

bonne

G

Est-

Est-il même à propos que l'on sça-  
che des secrets, qui en deshonorant  
le Roy de Castille, semblent aussi  
deshonorer V<sup>ost</sup>re Majesté.

Quoy qu'il en soit, reprit la  
Reine, le dessein en est pris;  
ma conscience & mon honneur me  
défendent de dissimuler plus long-  
temps; il faut que je m'en expli-  
que avec Alphonse; & pour cela,  
Madame, il faut que vous le fassiez  
venir chez-vous; je m'y ren-  
dray quand il y sera, & je pourray  
l'entretenir en liberté. Catheri-  
ne voyoit bien les extrémités où  
elle s'exposoit, en consentant au des-  
sein de la Reine: mais enfin elle ne  
pût la refuser, craignant par ce re-  
tus quelque chose de plus funeste en-  
core: & elle convint avec elle qu'  
elle avertiroit Alphonse de se trou-  
ver le lendemain dans son apparte-  
ment, où la Reine pouroit se ren-  
dre, quand le Roy seroit retiré dans  
le sien.

Il est certain que rien n'eût plus de part au dessein que la Reine prit de se démarier, & d'épouser Alphonse, que la jalousie qu'elle avoit de Catherine de Sandoval; tant il est ordinaire que les plus petites passions sont quelquefois la cause des événemens les plus surprenans.

Catherine de Sandoval frémit, quand la Reine s'étant retirée, elle pensa à tout ce qui alloit arriver, si cette Princesse faisoit éclater son dessein; & elle ne trouva de consolation, que dans l'esperance qu'on pourroit peut-être l'en détourner.

Cependant le moment pris pour le rendez-vous du lendemain arriva; Alphonse qui avoit esté averti, se rendit de bonne-heure en habit deguisé à l'appartement de Catherine, & la Reine y vint quand la Cour se fût retirée, & qu'on crût que le Roy étoit couché.

Ca-

Catherine de Sandoval avoit eu le temps d'entretenir Alphonse avant que la Reine arrivât, & de le preparer à l'entretien qu'elle devoit avoir avec luy, en luy apprenant l'étrange resolution de cette Princesse: mais au lieu de mettre Alphonse dans les sentimens où il devoit être naturellement, de s'opposer à un dessein qui ne pouvoit manquer de le perdre, elle renouvela toute la passion qu'il avoit pour la Reine, par l'aveu qu'elle luy fit, que sa grossesse & l'amour de Bertrand de la Cuéva étant de faux bruits, cette Princesse avoit assez de passion pour vouloir descendre du Trône & l'épouser.

Alphonse perdit encore l'esprit à des nouvelles qui le flattoient si tort, & il donna à Catherine de Sandoval le désagrément de voir qu'il ne pensoit plus qu'à la Reine, & qu'il luy tarδοit qu'elle n'arrivât.

Elle arriva ; Catherine les laissa ensemble prendre des résolutions d'autant plus folles , qu'Alphonse n'écoûtoit plus que son amour , & que la Reine commençoit à ne plus guère écouter la raison.

Cette conversation fut bien-tôt troublée par l'arrivée du Roy , qui pensa les surprendre. Le hazard voulut que le Medecin qui avoit conduit Alphonse dans l'appartement de Catherine lorsqu'il passa pour un mort qui revenoit de l'autre monde ; le hazard dis-je , fit que ce même Medecin apperçût Alphonse , lorsque pour se trouver au rendez-vous qu'on luy avoit donné , il entroit dans l'appartement de Catherine de Sandoval. Cet homme crut le reconnoître , & étant allé au couché du Roy , il dit qu'il avoit rencontré le Mort de Catherine de Sandoval qui entroit dans son appartement.

Elle

+

Le

Le Roy dit aussi-tôt qu'il falloit y aller, soit qu'il soupçonnât quelque chose, soit qu'il ne lût conduit que par une simple curiosité. Il vint donc, & Catherine n'eût que le temps de retirer brusquement la Reine, & de la faire cacher dans un Cabinet, restant seule avec Alphonse.

Le Roy changea de couleur en reconnoissant Alphonse, & il crut aussi-bien que toute la Cour, que Catherine n'avoit fait couvrir le bruit qu'un mort luy étoit apparu, que pour être en possession de voir son Amant; & on ne ménagea plus la reputation de cette illustre fille, dès qu'on sceut qu'on l'avoit trouvée seule enterrée avec Alphonse.

Il luy auroit été aisé de se justifier, & elle n'avoit pour cela qu'à faire paroître la Reine; mais elle eut assez de courage pour aymer mieux exposer sa reputation, que



que celle de cette Princesse.

Elle efluya donc toutes les raileries & toutes les menaces du Roy, qui finit la converfation, en luy difant avec aigreur, que quelque indigne qu'elle fût de fes foins, cependant il penfoit encore à fon honneur, & qu'il vouloit qu'elle époufât Alphonfe fur le champ. Aufli-tôt il ordonna qu'on allât querir un Prêtre pour les marier dans le moment.

Jamais revolution ne fut plus furprenante, & plus bizare; la Reine qui venoit de quitter Alphonfe après l'avoir flaté de l'efperance de l'époufer, entendoit du cabinet où elle étoit cachée qu'on alloit marier Alphonfe à fa Rivale; Alphonfe d'un autre côté qui étoit tout remply des vaines efperances que la Reine luy avoit données, les voyoit tout d'un coup s'évanouir & contraint d'en époufer une autre. Catherine de Sandoval

val étoit trop agitée, & même trop au dessus des sentimens vulgaires, pour être sensible à la joye d'épouser un homme qu'elle aimoit, & de mortifier par là une Rivale dont elle sçavoit bien qu'elle étoit haïe; personne ne disoit mot: le Roy se promenoit à grand pas, regardant de temps en temps Catherine avec des yeux irrités, & témoignant une extrême impatience de ce que le Prêtre n'arrivoit pas.

Le Prêtre arriva, & aussi-tôt le Roy prenant la main de Catherine & la mettant en celle d'Alphonse, il luy demanda si elle ne le prenoit pas pour son époux. La Reine entendant cette demande, sortit du cabinet, & dit au Roi " " qu'avant que d'achever ce maria- " ge, elle avoit à dire quelque chose " de consequence, & qu'elle prioit le " Roy de faire retirer tout le mon- " de, ne pouvant s'expliquer "

qu'en présence de Sa Majesté ;  
de Catherine de Sandoval & d'Al-  
phonse.

Jamais homme ne fut plus sur-  
pris que le Roy, de voir la Rei-  
ne ; & ne sçachant que compren-  
dre à cette aventure ; il fit retirer  
ceux devant qui elle ne vouloit pas  
s'expliquer ; & alors cette Princesse  
dit au Roy, qu'elle s'opposoit au  
mariage d'Alphonse, & de Cathe-  
rine, puis qu'Alphonse étoit déjà  
l'époux d'une autre femme : „ C'est  
„ moy, Sire, continua-t'elle, qui  
„ suis la femme d'Alphonse, du  
„ moins vous sçavez mieux que per-  
„ sonne que vous n'êtes pas mon  
„ mary ; le Ciel a pris soin de me  
„ garantir de l'indigne dessein que  
„ vous aviez de me livrer à un au-  
„ tre, en me donnant à celuy au-  
„ quel il m'avoit sans doute destinée.

Ce discours n'étoit obscur pour  
aucun de ceux qui l'écoûtoient,  
& il n'y eut personne qui n'en  
fût

fût étonné, & qui ne prévît les suites funestes d'une si extraordinaire démarche.

Le Roy après avoir rougy & pâly successivement, se laissa tomber sur un siege sans pouvoir rien dire; Alphonse baissoit les yeux, craignant de rencontrer ceux de la Reine & de Catherine, qui toutes deux l'auroient embarrassé dans cet affreux moment.

La Reine s'assit de son côté le visage tout en fueur, par les impressions qu'avoit fait sur elle le discours qu'elle venoit de tenir. Catherine de Sandoval étoit la seule qui auroit pû être plus tranquille, puis qu'au moins sa reputation étoit sauvée par le discours & la présence de la Reine; mais le danger où elle voyoit son Amant, l'occupoit toute entière, elle n'avoit non plus la force de parler que les autres.

Cette Scene dura long-temps;

G 7

mais

mais enfin le Roy sans s'expliquer appella du monde, & ordonna qu'on se faist d'Alphonse, & après-qu'il l'eut veu emmener, il sortit sans rien dire, ny à la Reine, ny à Catherine de Sandoval, qu'il laissa ensemble.

Dés que le Roy fut forty Ah !  
 „ Madame, dit Catherine à la Reine,  
 „ ne, qu'avez-vous fait ? vous avez  
 „ perdu Alphonse, & vous vous  
 „ êtes perduë vous même; ne deviez-vous pas vous en fier à moy,  
 „ & croire que je n'aurois jamais  
 „ consenty à épouser Alphonse; que  
 „ ne continuiez-vous à vous tenir  
 „ cachée, & à me laisser seule me  
 „ demesler de cette affaire.

„ Il est vray, dit la Reine, que  
 „ j'ay tort, & ce que vous avez fait  
 „ jusqu'à present est si heroïque, que  
 „ je devois croire que vous auriez  
 „ encore la force de resister aux  
 „ dépens même de vôtre reputati-  
 „ on, à l'occasion d'être la femme  
 de

de vôtre Amant ; mais la chose  
est faite , & il n'y a plus de re-  
mede que d'en écrire en Portu-  
gal , & d'instruire le Roy mon  
Pere, de la situation où je suis & de  
l'engager à me retirer de cette  
Cour.

Mais que deviendra Alphonse,  
reprit Catherine, & le Roy peut-  
il differer un moment à le faire pe-  
rir. C'est à vous, Madame, re-  
prit la Reine , à représenter au  
Roy le tort qu'il se fera en le fai-  
sant perir : & s'il luy reste enco-  
quelque soin de sa reputation ,  
il craindra sans doute une mort  
qui feroit infailliblement éclater  
sa honte.

Elles passerent le reste de la nuit  
en de pareils discours, & elles se se-  
parerent sans sçavoir ce qu'elles fero-  
ient dans des conjonctures où il étoit  
si difficile de deviner ce qu'il y avoit  
à faire.

Dés que le Roy fût rentré chez  
luy,

luy, il fit venir Bertrand de la Cueva, à qui il rendit compte de ce qui venoit d'arriver. Cet homme qui se flattoit de l'amour de la Reine, devoit naturellement ou la haïr ou la mépriser, après la démarche qu'elle venoit de faire : mais ce n'est pas là le sentiment qu'il eut ; il ne pensa qu'à profiter de l'occasion de se défaire de son Rival, esperant que quand il seroit mort, la Reine pourroit enfin avoir de la complaisance pour luy, & qu'elle pretereroit un commerce auquel le Roy aideroit luy-même, au bruit & au fracas d'une separation qui la priveroit, & de la Couronne, & de l'honneur.

Il conseilla donc au Roy de commencer par faire couper la teste à Alphonse avant que l'avanture de  
 „ la nuit derniere eut éclaté : „ On  
 „ ne croira point, Sire, ajouta-  
 „ t-il, que vous l'avez fait mourir  
 „ pour un autre sujet que pour la  
 re

„revolte de Soria ; & quand on  
 „devroit croire que c'est aussi pour  
 „l'avoir trouvé enfermé avec Ca-  
 „therine de Sandoval, cette har-  
 „diessè n'est elle pas un crime digne  
 „de mort ?

Ce conseil étoit dans le fond le  
 meilleur qu'on pût donner au Roy  
 dans les circonstances où il se trou-  
 voit : il ordonna donc à la Cuéva  
 de faire incessamment executer Al-  
 phonse.

La Cuéva ne perdit aucun mo-  
 ment, & en quittant le Roy il en-  
 voya de la part de ce Prince dire  
 à Alphonse qu'il se préparât à la  
 mort, & que dans une heure on vien-  
 droit l'executer.

Alphonse reçeut cet ordre dans u-  
 ne Tour où on l'avoit enfermé ; la  
 seule grace qu'il demanda, ce fût qu'  
 il luy fût permis de voir Catherine  
 de Sandoval avant que de mourir ; on  
 luy promit d'en parler au Roy, & on  
 le laissa pour se préparer à la mort.

Ca-



Catherine de Sandoval ne s'étoit point couchée ; & ſçachant que le Roy avoit fait venir Bertrand de la Cueva, elle avoit ordonné à un homme qui étoit à elle , d'observer ce qui ſe paſſeroit chez le Roy, & de venir l'en avertir inceſſamment ; cet homme ſçeut qu'on alloit faire mourir Alphonſe, & il vint en avertir Catherine.

Elle courut auffi-tôt chez le Roy, & ſe jettant à ſes pieds ; „ Ce „ n'eſt point , luy dit-elle , toute „ en larmes , la vie d'Alphonſe que „ je vous demande , ce n'eſt qu'un „ peu plus de temps pour le pre- „ parer à la mort. Hé bien , dit „ le Roy , allez l'y préparer vous- „ même , auffi-bien il vous deman- „ de ; mais abregez cette viſite , car „ j'ay ordonné qu'on m'apportât ſa „ tête dans une heure.

Catherine vit bien qu'il ſeroit inutile de demander au Roy une autre grace que celle qu'elle venoit d'ob-

d'obtenir: elle prit le chemin de la Tour où étoit Alphonse; mais auparavant elle manda à la Reine & à la Marquise de Villéna, (qui étoit la même que la Comtesse de Saint Estienne,) qu' Alphonse alloit être executé.

Et étoit plus morte que vive quand elle entra dans la Tour, & on ne peut dire tout ce que son cœur sentit, quand elle trouva Alphonse à genoux qui n'attendoit plus que l'Executeur. Cependant elle eut la force de ne point témoigner sa foiblesse: „ Je ne viens point, mon cher Alphonse, luy dit-elle, vous flatter de l'esperance de vivre; il faut mourir: mais je viens vous conjurer au nom de notre amitié, de vous souvenir de votre courage pour vous soumettre comme vous devez le faire aux ordres du Ciel, qui demande de vous ce sacrifice.

Ah! Madame, reprit Alphonse, que

„ que faites-vous, & faut-il que par  
 „ une generosité sans exemple, vous  
 „ renouvelliez dans mon cœur tout  
 „ les regrets que j'ay en mourant,  
 „ de ne vous avoir pas toujours été  
 „ fidele ? Qu'ay-je fait ? & à quoy  
 „ ay-je pensé ? y a-t'il dans le monde  
 „ entier une personne comme vous ?  
 „ Helas ! je devois vous connoître  
 „ & profiter de vos conseils, je ne se-  
 „ rois pas reduit à mourir indigne-  
 „ ment.

Comme il parloit, on entendit  
 un grand bruit à la porte de la  
 Chambre, & des gens qui entro-  
 ient avec precipitation. Catherine  
 crut que c'estoit l'Executeur,  
 & ne pouvant soutenir cette veüe,  
 elle tomba évanouïe en serrant la  
 main d'Alphonse, qui se détour-  
 nant vit le vieux Marquis de Vil-  
 lénà, suivy de plusieurs au-  
 tres, qui arrachant Alphonse  
 „ luy dit ; „ Allons, Seigneur,  
 „ sauvez vous ; & sans attendre sa re-  
 „ pon-

ponse, l'enleva hors de la Tour, y laissant Catherine dans l'évanouissement, dont elle ne revint que longtemps après.

Pour comprendre comment Alphonse fut délivré, il faut sçavoir qu'il y avoit long temps que le vieux Marquis de Villéna qui avoit gouverné le Roy pendant les premières années de son regne, étoit mécontent de la faveur de Bertrand de la Cuéva, à qui le Roy avoit prodigué les premières Charges de sa Maison, & qu'il avoit fait Comte de Lédésma, Duc d'Albuerque, & grand Maître de l'Ordre de S. Jacques.

Tant de graces avoient commencé à le rendre odieux; & cela joint à ce qui se disoit publiquement de son commerce avec la Reine, avoit déterminé le Marquis à faire une ligue pour déposer le Roy, & mettre à sa place l'Infant Dom Alonce son frere.

La

La ligue étoit secrète , & le Marquis qui avoit dans son party les principaux Seigneurs d'Espagne , ne cherchoit que le moyen de se saisir de la personne du Roy, quand la Comtesse de Saint Estienne sa belle fille, qui n'avoit jamais assez hay Alphonse pour être insensible aux nouvelles de sa mort, vint luy dire ce qu'elle venoit d'apprendre de celuy que Catherine de Sandoval luy avoit envoyé , à sçavoir qu'on alloit faire mourir Alphonse.

Le Marquis de Villéna crut que c'étoit une occasion pour éclater : & s'il pensa à délivrer Alphonse, ce fut moins par l'intérest qu'il prenoit à sa conservation , que pour marquer au Roy qu'il n'étoit pas aussi Maître qu'il le pensoit, & obliger ce Prince à faire quelque chose qui serviroit de pretexte aux rebelles pour ne plus garder de mesures.

Il ne se trompa pas dans ses conjectures : personne ne luy résista quand il se presenta pour délivrer Alphonse : & le Roy qui fut bien-tôt instruit de cette action, pensa être luy même arrêté, tant les rebelles étoient en grand nombre, & prirent promptement les armes.

Tout étoit déjà en tumulte dans le Palais, quand Catherine revint de son évanouissement. Elle ne douta point quand elle se vit seule & les portes ouvertes, qu'Alphonse n'eût été exécuté; elle chercha si elle ne trouveroit point de marques de son sang; & n'entrouvant point, elle sortit, & ne fût pas long temps sans apprendre ce qui se passoit.

*Fin du second Livre.*



# HISTOIRE

SECRETTE

DES AMOURS

DE HENRY IV.

ROY DE CASTILLE,

SUR-NOMME' L'IMPUISSANT.

*LIVRE TROISIE' ME.*

**L**E temps que le Marquis de Villéna employa à delivrer Alphonse, luy fit manquer l'occasion de se saisir de la personne du Roy: & les rebelles luy reprochèrent dans la suite qu'il avoit eu plus d'égard à l'amour que sa belle-fille avoit pour Alphonse, qu'à ses propres interests. On croyoit avoir d'au-  
tant

tant plus de sujet de groſſir ces reproches, que cette faute fut plus eſſentielle dans ſes circonſtances, & qu'on s'apperçut bien-tôt qu'en délivrant Alphonſe, on s'étoit chargé en ſa perſonne d'un homme capable de le faire échouer le principal deſſein des revoltez, qui étoit de chaſſer la Reine & ſa fille.

Ainſi pendant que le Marquis ſ'arreſtoit dans la Tour qui ſer-voit de priſon à Alphonſe, le Roy qui ne s'étoit pas couché, entendit le tumulte; & ayant appris par Bertrand de la Cueva, qu'on commençoit à ſe ſaiſir des portes du Palais, & qu'on diſoit hautement qu'on vouloit ſ'aſſeurer de ſa perſonne; il ſe ſauva avec ſon favori, & il prit le chemin de Séville, ſuivi de ceux qui eurent aſſez de fidelité, pour ne le pas abandonner.

Les rebelles ſe trouvèrent par ſa

**H**

ſuite



fuite entièrement maîtres de Madrid. On enferma la Reine, après luy avoir fait mille reproches sur sa prétendue débauche avec le favori. Comme Catherine de Sandoval n'étoit pas suspecte, on negligea de s'assurer d'elle; & elle eut le temps de se retirer à Arevalo chez un de ses parens, qui y menoit depuis quelque temps une vie privée.

Alphonse avoit trop d'obligation au Marquis de Villéna, pour ne pas entrer d'abord dans ses desseins; il dissimula donc le chagrin que luy donnoient les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine; & il parut ne pas s'inquiéter de ce que Catherine de Sandoval étoit devenue.

Dés que les rebelles furent les maîtres de Madrid, ils publièrent un Manifeste, qui contenoit les sujets qu'ils avoient de se plaindre, dont les principaux étoient :

„ Que

Que le Roy avoit donné les premières Charges de l'Etat à des personnes indignes ; & que contre toutes les loix de la Justice, il avoit fait déclarer héritière de Castille , une fille de Dom Bertrand son favori.

Ayant publié ce Manifeste , ils voulurent agir par voye de fait ; & dans une assemblée tumultueuse , ils déposèrent le Roy , & mirent à sa place l'Infant Don Alonse son Frere. Le Roy de son côté prit les armes ; & on ne pensa plus de part & d'autre qu'à une guerre ouverte.

On a de la peine à comprendre comment une pareille revolution se fit en si peu de temps ; & que sans avoir pris des mesures , le Marquis de Villéna fit par le seul hazard éclater & réussir dans l'espace d'une nuit , un dessein qui sembloit demander tant de meditations & tant d'intrigues.

Mais les révolutions les plus surprenantes sont ordinairement les plus soudaines; & pour porter les peuples d'une extrémité à l'autre, il ne faut quelquefois qu'un moment.

Personne n'avoit plus d'intérêt qu'Alphonse d'appuyer l'élection de l'Infant. Mais il craignoit pour la Reine; & l'amour qu'il avoit pour cette Princesse fut plus fort, que la haine qu'il devoit avoir pour le Roy: heureux s'il avoit pû étouffer un amour dont il avoit d'ailleurs si peu sujet d'être content. Mais cette passion aveugle toujourns ceux qui s'en font un mérite: & du caractère dont nous avons veu qu'étoit Alphonse, il croyoit que son mérite devoit consister à aymer toujourns ce qu'il avoit aymé une fois.

Catherine de Sandoval qui avoit la même fidélité, n'avoit pas le même aveuglement; & quoique  
rien

rien n'eût été capable de la faire changer, elle avoit toujours conservé assez de raison, pour ne chercher que les véritables interests de celui qu'elle aymoit.

A la vérité, elle n'en étoit pas plus tranquile: & quoiqu'elle eut senti toute la joye dont elle étoit capable, en apprenant que son Amant n'étoit pas mort, elle n'avoit pas laissé de porter à Arevalo un cœur fort agité. Elle connoissoit le caractère d'Alphonse; & scachant les mauvais traitemens qu'on faisoit à la Reine, elle jugea bien que cela feroit encore faire quelque folie à un homme en qui elle avoit reconnu un si grand foible pour cette Princesse.

La situation où elle se trouva, avoit beaucoup de rapport à celle où étoit le parent chez qui elle s'étoit retirée: & elle ne fut pas longtems chez-luy, sans apprendre l'avanture qui avoit

obligé cet homme de quitter la Cour, & de se condamner à la retraite. La voicy en peu de mots; & on aura d'autant plus de plaisir à la lire, qu'elle a plus de conformité avec celle que nous avons particulièrement entrepris de représenter, en faisant voir dans cette Histoire, combien une personne du caractère de Catherine de Sandoval est malheureuse, quand elle fait un mauvais choix.

Cet homme s'appelloit Dom Pedro Villaferra; il étoit d'une Maison distinguée par son ancienneté; & il avoit toujours vécu avec beaucoup de réputation, occupé des principales charges de l'Etat, & ne connoissant point d'autre amour, que celui qu'il croyoit nécessaire à son amusement, ou à ses plaisirs: Mais la mauvaise étoile luy ayant fait connoître une Dame avec laquelle la proximité du logement, & la nécessité de quelques

-ildo

; H

affai-

affaires luy donnièrent beaucoup de liaison & de commerce ; il perdit la tranquillité & le repos dont il avoit joui jusque-là.

Cette Dame avoit une fille regulierement moins belle que sa mere , mais en qui Dom Pédro crut voir quelque chose de plus piquant pour la beauté , & de plus solide pour l'esprit. Il s'attacha à cette jeune personne par l'effet du panchant ; & il se confirma dans cette inclination , par les bonnes qualitez qu'il se persuada qu'elle avoit. Il eut lieu d'abord d'être content de son choix ; & sa Maîtresse parût avoir pour luy autant de panchant , qu'il en avoit pour elle. Cette fille joiïissoit d'une liberté plus grande , que les filles n'en ont en Espagne ; & soit que sa mere ne se mit pas trop en peine de sa fille , soit qu'elle la crut incapable de faire des fautes , soit que le goût que cette mere avoit

pour la liberté & le repos, luy fit négliger les soins les plus essentiels, elle abandonnoit sa fille à sa propre conduite. Non seulement Don Pédro ne profita point de cette situation; mais comme il avoit & qu'il vouloit avoir pour sa Maîtresse autant d'estime que d'amour, il ne s'appliqua qu'à luy inspirer tout ce qui pouvoit assurer sa réputation & sa vertu. Il porta même si loin l'idée qu'il s'étoit faite du mérite de cette fille, qu'ayant appris par une confidente que la jeune personne avoit autrefois un peu abusé de la facilité de sa Mere dans une intrigue qui avoit fait du bruit; il ne voulut jamais ajouter foy aux discours de cette confidente; & il persuada au contraire à sa Maîtresse de s'en défier, comme d'un mauvais esprit.

Si les rapports de la confidente ne furent pas capables de dimi-

nuer

nuer son estime pour sa Maîtresse, ils servirent un peu à faire changer de nature à son amour. Il espara de trouver en elle à son égard, les foiblesses dont on disoit qu'elle étoit capable. Mais condamnant aussi-tôt des desirs si contraires à l'estime qu'il avoit pour elle, non seulement il ne les fit point connoître; mais il s'étudia à donner encore à sa Maîtresse de nouvelles leçons de vertu & de bonne conduite.

Plus il sentoit naître dans son cœur ces desirs téméraires, plus il redoubloit son respect & sa retenue; & un sacrifice si difficile auroit servi à le mieux établir encore dans l'esprit de la personne qu'il aymoît, si elle eut été d'un autre caractère.

Mais il crut avoir lieu de croire qu'elle en écouïoit un autre, qui n'avoit ny son mérite, ny sa délicatesse.

H 5

Ce-



Celuy qui causa sa jalouſie étoit en effet l'homme du monde qui ſembloit le moins capable de la cauſer. C'étoit un homme ſans aucune réputation, quoiqu'il ne fût plus jeune, & ſi fort connu pour homme de peu d'eſprit & de mérite, que perſonne n'en parloit qu'avec une eſpece de mépris.

Il y avoit plus de vingt ans qu'il étoit de la connoiſſance de la Mere; & cette femme le croyoit ſi fort ſans conſéquence par le peu de mérite qu'elle luy connoiſſoit, qu'elle avoit autant de facilité à le laiſſer ſeul avec ſa fille, que de difficulté d'accorder la même liberté à Dom Pédro.

Il étoit donc tous les jours chez elle : & pendant qu'on luy accordoit un pouvoir abſolu d'y venir à ſon gré, on avoit réduit Dom Pédro à des viſites comptées, qu'on abregoit même ſouvent, tant ſon mérite le rendoit ſuſpect.

Cepen-

Cependant quelque peu d'esprit qu'eut ce Rival, & quelque établi qu'il fut de voir la Mere par une possession de vingt ans, on commença à parler de l'affiduité & de la longueur de ses visites, & de les mettre sur le compte de la fille.

Dom Pédro n'en fût pas alarmé d'abord; & il avoit aussi-bien que les autres si peu d'ombrage d'un tel Rival, qu'il ne croyoit pas qu'une personne qu'il estimoit pût jamais s'attacher à un Amant si indigne d'elle. Ainsi, bien loin de se joindre à ceux qui en parloient, il étoit sans cesse sur les rangs, pour prouver que c'étoit une médifance, & pour tâcher de la détruire, en rendant la justice qu'il croyoit être due, non seulement à la vertu, mais aussi au discernement de sa Maîtresse.

Cependant, la médifance se grossit, & fut fortifiée par des accidens,

qui parurent des preuves du commerce dont on les accusoit. Les parens & les domestiques en parlèrent également; & le bruit qu'ils firent, rendit la chose si publique, qu'il n'y eut que le seul Dom Pedro qui soutint encore que c'étoit une calomnie.

Ce n'est pas qu'il fut aveugle, ny qu'il n'eut de violens soupçons: mais enfin, il ne pouvoit se résoudre d'accuser de cette foiblesse une personne qu'il avoit estimée, & il continua toujours à la défendre & à la servir. On ne peut dire jusqu'où il porta son zele, & tout ce qu'il imagina, & tout ce qu'il fit pour persuader à tout le monde que les bruits qui la décrioient, n'avoient été répandus que par des ennemis jaloux de sa gloire & de celle de sa famille. Ainsi ce ne fût qu'à luy seul que cette fille fut redevable de sa réputation, & que la chose vraie ou fauf-

fausse dont elle étoit accusée se détruisit avec le temps. Il travailla même à luy trouver un party; il y réussit, & un mariage avantageux qu'il luy ménagea, étouffa jusqu'au souvenir de l'intrigue dont elle avoit été soupçonnée.

Mais Dom Pédro ayant été capable d'aymer assez cette fille, pour la mettre dans le monde sur le pied d'une personne vertueuse, n'eût pas celle de la prendre luy-même pour telle. Ses soupçons sembloient se grossir dans son esprit en même temps qu'il les détruisoit dans l'esprit des autres: & ne pouvant arracher de son cœur l'amour qu'il avoit pour elle, & ne croyant pas aussi qu'il pût le faire paroître avec honneur; il prit le parti de ne la plus voir, & pour mieux y réussir, il quitta la Cour dont il avoit d'ailleurs peu de sujet d'être content, & il se retira dans la retraite d'Arevalo où

Catherine de Sandoval alla le trouver.

Elle n'y fût pas long-temps sans avoir la confidence de cet amour ; & les peines qu'il faisoit souffrir à son parent, la convinquirent qu'il y avoit des amours encore plus malheureux que le sien, & dont les tourmens étoient plus bizarres. Car enfin quelque peu digne d'elle que luy parût Alphonse, elle ne trouvoit point en continuant à l'aymer, un chagrin de la nature de celuy de Dom Pedro. Il luy sembloit que dans les circonstances où elle aimoit Alphonse, il y avoit de la generosité à aymer un infidele ; mais elle ne voyoit que de la lâcheté à Dom Pedro ; & cet homme luy faisoit d'autant plus de compassion, qu'elle jugeoit bien que le comble des tourmens pour un bon cœur, c'est de ne pouvoir s'empêcher de mépriser la personne qu'on

ne

ne peut s'empêcher d'aimer.

Dom Pédro ne convenoit pas de la lâcheté dont elle l'accusoit : aussi falloit-il être dans la situation où il étoit, pour comprendre, ou qu'il n'y a pas toujours de la lâcheté à aimer une femme infidèle, ou que s'il y en a, c'est une lâcheté qui ne détruit point le mérite & le courage des plus grands cœurs. Car Dom Pédro étoit sans contredit le plus honnête-homme de l'Espagne, & dont les sentimens étoient plus nobles en tout le reste. Mais plus il étoit honnête-homme, plus il avoit à souffrir de voir que le mépris qu'il avoit pour sa Maîtresse ne pouvoit détruire son amour, ny son amour empêcher son mépris.

Pendant que Catherine de Sandoval étoit à Arevalo, & s'occupoit avec son parent aux reflexions que leurs destinées leur faisoit faire naturellement sur les biza-

( *maliquim's* \* ) re-

rees de l'amour ; on formoit dans l'Armée des révoltez des desseins non moins bizarres , & qui l'exposèrent elle & son Amant à des incidens plus extraordinaires encore que ceux qui leur étoient arrivés.

On ne sçavoit point qu'Alphonse eut aimé la Reine : tout ce qui s'étoit passé à cet égard étoit demeuré secret ; & la seule Catherine de Sandoval passoit pour la personne qu'il aymoit. On n'avoit attribué qu'à la jalousie que cet amour donnoit au Roy , le supplice auquel le Marquis de Villena avoit arraché Alphonse ; & sa condamnation avoit paru d'autant plus injuste aux conjurez , qu'on étoit persuadé que le Roy n'avoit porté sa jalousie jusqu'à faire périr son Rival , que pour Marquer qu'il ne méritoit pas le (\* surnom ) qu'on luy avoit donné.

On

(\* d'impuissant. )

On crut donc ne pouvoir rien faire de plus capable de mortifier ce Prince, que de marier Alphonse à Catherine de Sandoval. La jeune Marquise de Villéna fut celle qui en fit la première proposition à son beau-pere, & elle voulut en cette occasion faire pour Catherine, ce que Catherine avoit fait pour elle, quand étant Comtesse de Saint Estienne, cette genereuse fille avoit voulu la marier à Alphonse.

Le Marquis de Villéna entra dans les sentimens de sa belle-fille par les raisons de sa politique, & par celles de l'honneur & du repos de sa famille. Il étoit ravy d'attacher Alphonse au parti des rebelles par de nouveaux liens, & de l'occuper auprès d'une femme qu'il aymoit, pour donner moins de jalousie à son fils, qui ne pouvoit ignorer que la Marquise de Villéna aymoit toujours Alphonse.



Il en parla donc à Alphonse, & il en écrivit à Catherine. L'un & l'autre receut la proposition avec toute la joye que pouvoient avoir deux personnes qui s'aimoient depuis si long-temps, & qui eurent que les obstacles qui s'étoient jusque-là opposez à leur mariage, avoient cessé, puisque l'Etat ayant changé de face, Catherine n'avoit plus à ménager le Roy, & qu'Alphonse devoit esperer de l'Infant qu'on venoit de couronner; toutes les graces qu'il n'avoit pû obtenir du Roy son Frere.

On fit donc revenir Catherine à Madrid; & tout se prepara pour la ceremonie de leur mariage. Ce fut alors que cette illustre fille se crut à la fin des peines que luy avoit données jusque-là un amour sans esperance; & son cœur qui avoit toujours été dans l'agitation & dans la contrainte, goûtoit enfin un plaisir qu'il avoit toujours

& jours ignoré; quand le fatal attachement que son Amant avoit pour la Reine, la replongea dans de nouveaux malheurs.

Il ne restoit qu'un jour jusqu'à leur mariage, lors qu'Alphonse apprit un dessein que formoient les conjurez de rendre à jamais la Reine infame, & de confirmer en la surprenant dans un déreglement effectif, l'opinion qu'ils avoient repandüe de sa mauvaise conduite. On ne pouvoit assurer la Couronne à l'Infant, qu'en déclarant que la fille de la Reine n'étoit pas fille du Roy; car c'étoit où visoit cette conspiration: & il n'est pas surprenant qu'ayant résolu de faire croire que la fille étoit illegitime, on n'épargnât rien pour flétrir la Mere.

Le dessein qu'on avoit formé contre l'honneur de cette malheureuse Princesse, étoit de faire entrer dans sa prison un homme assez bien-

bien-fait, pour esperer qu'il luy inspireroit de l'amour, & assez hardy pour luy faire violence : & on avoit choisi pour cela, un parent du Marquis de Villéna, nommé Paciécò, qui sembloit avoir l'une & l'autre qualité, & qui d'ailleurs avoit été Page de la Reine, dont il avoit toujours été traité avec des distinctions capables de donner de la vray-semblance au crime qu'on méditoit contre elle.

Soit que Paciécò aymât cette Princesse, soit qu'il ne prévît pas l'infamie & les extremitez où l'exposoit une pareille commission, il l'accepta, & Alphonse en fut averti.

Il fut moins saisi à cette nouvelle de l'horreur que luy devoit inspirer le dessein des conjurez, que de la compassion que luy donna le sort d'une Reine exposée à un traitement si indigne, & qui de-

devoit la perdre sans ressource. Peut-être même son amour se réveilla-t'il alors, & qu'il eût de la peine à souffrir qu'un autre que luy eut reçu une commission qui flatoit la violence de ses desirs; car de quels indignes sentimens n'est-on point capable de se laisser surprendre, quand on se laisse aveugler par la passion.

Quoiqu'il en soit, il resolut d'empêcher que Paciéco n'exécût le dessein auquel il s'étoit engagé. Il en parla au Marquis de Villéna, qui luy dit qu'il étoit trop tard de s'y opposer, & qu'à l'heure qu'il luy parloit, Paciéco étoit entré chez la Reine.

Alphonse ne garda plus de mesures, voyant les choses à cette extrémité. Il courut à la maison où la Reine étoit enfermée, & il y arriva au moment que Paciéco alloit se la faire ouvrir. Il luy ordonna de se retirer; & Paciéco luy

luy disant à l'oreille, que ce qu'il en faisoit étoit du contentement & de l'ordre même du Marquis & de l'Infant, il luy répondit que l'un & l'autre avoient changé de dessein, & qu'ils l'avoient envoyé exprés pour le luy dire, & le faire retirer. Paciéco n'osa repliquer, connoissant le rang & la qualité d'Alphonse, & il se retira. Mais Alphonse qui devoit se contenter d'avoir détourné, ou du moins suspendu le dessein qu'on formoit contre la Reine, ne pût encore résister au desir de voir cette Princesse; & ayant arraché à Paciéco l'ordre qu'il avoit pour se faire ouvrir la prison, il résolut de s'en servir pour luy-même. Paciéco l'observa; & ayant veu qu'au lieu de le suivre & de se retirer avec luy, il entroit & demandoit à voir la Reine; il vint en rendre compte aux conjurez, en des termes qui firent croire qu'Alphon-

phonse avoit voulu prendre pour luy la commission qu'il avoit ôtée à Paciéco.

Il importoit peu aux conjurez que ce fut Alphonse, ou Paciéco qui contribuât au dessein qu'ils avoient de décrier la Reine : & dès qu'on leur eut dit qu'Alphonse étoit chez cette Princesse, ils répandirent le bruit que toute prisonniere qu'elle étoit, elle avoit tant de penchant à la débauche, qu'elle avoit introduit Alphonse dans son appartement ; ajoutant, pour mieux la décrier, ce qu'ils imaginèrent sur le champ, qu'il y avoit long-temps qu'elle avoit une intrigue avec luy.

Catherine de Sandoval n'avoit rien sceu ny du dessein des conjurez, ny de la démarche d'Alphonse ; & apprenant qu'il étoit entré chez la Reine ; elle fut la seule qui trouva de la verité à l'intrigue dont les conjurez l'accusoient.

Elle

Elle crut donc qu'Alphonse n'étoit entré chez la Reine, que parce qu'en effet il avoit continué à l'aymer : & voyant bien les extremitez où le reduisoit une démarche qui faisoit tant de bruit ; elle ne compta plus sur l'esperance de son mariage, & elle se crut trahie d'une maniere plus cruelle qu'elle ne l'avoit encore été.

33 33 Quand il ne seroit entré chez  
33 la Reine, se disoit-elle à elle-mê-  
33 me, que par un mouvement de  
33 compassion ; on le regardera tou-  
33 jours comme une Amant qui a une  
33 intrigue avec elle ; & je ne puis  
33 plus devenir l'épouse d'un hom-  
33 me soupçonné d'avoir ce com-  
33 merce, & de qui on va répandre  
33 des bruits aussi injurieux à sa ré-  
33 putation qu'à celle de cette Prin-  
33 cesse. Cette reflexion luy ôta  
toute esperance d'être heureuse ; &  
elle ne s'appliqua plus qu'à chercher  
les moyens de s'éloigner, & d'ou-  
blie

Elle

blie

blier si elle pouvoit un Amant si peu digne d'elle, ; Auffibien, " ajoûtoit-t'elle encore, n'a t'il " plus besoin de moy pour sa for- " tune qui a été la seule confide- " ration qui jusqu'icy a sou'tenu ma " constance: il est temps de me met- " tre au dessus d'une passion qui n'a " servy qu'à troubler le repos de " ma vie; & il m'est d'autant plus " permis de la vaincre, que je suis " devenuë inutile à l'Amant que " j'ay trop aymé. Ce fut donc à " ce moment que Catherine de San- " doval se sentit plus Maîtresse de son cœur qu'elle ne l'avoit été: & on peut connoître qu'elle n'avoit jamais eu que des sentimens heroïques, puisqu'elle aima Alphonse tant qu'elle crut qu'il y avoit de la gloire à luy être fidele, & qu'elle cessa un peu de l'aymer, dès qu'elle vît qu'il n'y auroit plus que de la lâcheté ou du déreglement à se piquer de constan-



ce, Mais en croyant ne plus devoir aymer Alphonse, elle ne conçut point pour luy assez d'indifference & de mépris, pour l'abandonner, quand elle crut qu'il avoit besoin d'elle.

C'est icy qu'on doit admirer la fatalité des événemens qui causent dans le monde les changemens les plus imprévûs.

Alphonse avoit fait mille choses plus coupables & plus folles, que cette dernière action. sans que Catherine eut jamais changé pour luy: car dans le fonds il étoit excusable d'avoir été sensible aux malheurs d'une Reine indignement traitée, & d'avoir succombé au desir de la voir.

Cependant, c'est-là ce qui luy fit perdre alors le cœur de Catherine, & ce qui le perdit luy même sans ressource; tant ce qui cause la bonne ou la mauvaise fortune des hommes, dépend

des circonstances où ils se trouvent.

Alphonse ayant donc montré l'ordre qu'il avoit arraché à Paciéco, & s'étant par ce moyen fait ouvrir l'appartement où la Reine étoit gardée; il y entra, & il trouva cette Princesse déjà si changée, qu'il ne pût jetter les yeux sur elle, sans être pénétré d'une douleur, qui ne luy permit de s'exprimer que par ses larmes. La Reine en le voyant, changea de visage, & la joye qu'elle fit paroître au milieu de l'affreuse tristesse où elle étoit plongée, toucha encore plus Alphonse, que n'avoit fait le changement de sa beauté. Il se laissa tomber à ses pieds, & luy prenant la main: Ah, Madame, luy dit-il, après avoir gardé long-temps le silence; Est-ce vous que je vois, & se peut-il faire que la veuë d'Alphonse vous donne quelque plaisir.

La Reine le regarda, & le voyant tout en larmes, elle pleura de son côté, & après avoir été long-tems „ en cet état ; „ C'est bien moy, „ luy dit-elle, qui dois douter si „ c'est vous que je vois ; car enfin „ par quel hazard estes-vous icy ?

Alphonse ne luy cacha rien ny des desseins des conjurez, ny de la commission de Paciéco, ny de tous les malheurs dont elle étoit menacée ; & après avoir long-tems délibéré ensemble sur les moyens de la tirer des extremitez où elle étoit reduite, ils n'en trouvèrent point d'autre, que d'agir auprès du Marquis de Villéna, pour la laisser se sauver & s'enfuir en Portugal : & Alphonse oubliant les termes où il étoit avec Catherine de Sandoval, promit à la Reine d'agir auprès du Marquis, & de se charger du soin de la délivrer & de la conduire hors du Royaume. Il

la quitta dans cette résolution, & il vint la communiquer au Marquis de Villéna.

La première chose qu'il apprit en entrant chez-luy, c'est que tout le monde étoit persuadé & disoit hautement, qu'il n'avoit pris la commission de Paciéco, que parce qu'il étoit amoureux de la Reine, & qu'il en étoit aymé. Ce bruit ne servit qu'à le déterminer encore plus qu'il n'étoit à tâcher de persuader au Marquis de laisser sauver la Reine.

Le Marquis l'ayant écouté, & voyant combien Alphonse prenoit d'intérêt au sort de la Reine, crut qu'il ne pouvoit mieux faire, que de consentir à son évafion, & de luy en donner le foin: Car par ce moyen d'un côté il se délivroit dans la personne d'Alphonse, d'un homme qu'il prévoyoit bien qui non seulement ne serviroit jamais les Conjurez, mais qui

au contraire pouvoit nuire beaucoup à leurs desseins ; & de l'autre , en laissant Alphonse s'enfuir avec la Reine , il donnoit encore plus d'atteinte qu'on n'avoit donné jusque-là à la reputation de cette Princesse. Il dit donc à Alphonse qu'il approuvoit son dessein : & ils prirent ensemble des mesures pour le faire réüiffir.

Alphonse charmé de ce consentement , en voulut rendre compte à Catherine de Sandoval ; mais elle refusa de le voir ; & ce refus pensa luy faire oublier ce qu'il avoit promis à la Reine , & les mesures qu'il avoit prises avec le Marquis.

Son cœur toujours également partagé entre l'amour de la Reine , & celui de Catherine ; ne put digérer le changement de celle-cy , & peu s'en fallut que pour regagner son esprit , il ne laissà là tout ce qu'il avoit projectté en faveur de la Reine ; car c'est à de pareils retours que l'on

est

est toujours exposé, quand on est partagé entre deux amours.

Il écrivit à Catherine ; il passa des heures entières à la porte de sa chambre, obstiné à ne point se retirer, qu'on ne luy ouvrit : Il tâcha d'escalader les fenêtrés ; & il fit tout ce que peut faire un Amant desespéré, sans que Catherine en fut touchée, & sans qu'elle daignât luy répondre un mot.

Il n'auroit point quitté prise, si le Marquis ne l'eût fait avertir qu'il commençoit à être suspect aux conjurez, & qu'on le feroit arrêter, s'il differoit plus long-temps d'executer le dessein dont ils étoient convenus.

Il vit bien qu'il n'y avoit point d'autre ressource ; & il aima mieux encore être utile à la Reine s'il avoit à perir, que de perir inutilement.

Il prit tout ce qui étoit necessai-

re pour la faire sauver; & ils n'eut pas même la consolation en s'engageant dans une entreprise qui alloit le perdre, d'y porter un cœur content: car il avoit un chagrin mortel du changement de Catherine; & il ne connut jamais mieux qu'il l'avoit aimée, que quand il crut qu'il n'en étoit plus aimé.

Ayant disposé toutes choses, il alla au milieu de la nuit dans la prison de la Reine, & l'ayant fait déguiser en femme du peuple, il l'a mit dans un brancard avec la petite Princesse sa fille, & une femme pour les servir, & il monta à cheval suivi seulement de deux valets aussi à cheval. En cet état ils sortirent de Madrid pour prendre la route de Portugal: triste spectacle, qui put faire voir alors à quoy sont exposées les places les plus élevées.

Dés que le Marquis de Villéna les crut à une journée de Madrid,  
 &

& assez loin pour n'être pas poursuivis, il prit soin de répandre par tout qu'Alphonse avoit enlevé la Reine; & cette nouvelle confirma tous les bruits injurieux qu'on avoit fait courir touchant la conduite de cette Princesse.

On apprit cette fuite à l'Armée du Roy: & l'amour que Bertrand de la Cuéva avoit toujours eu pour la Reine, luy faisant voir avec chagrin qu'Alphonse étoit maître de cette Princesse; il remontra au Roy qu'il devoit tout faire pour empêcher que le Portugal ne servit d'azile à une Reine, qui aidée des conseils d'Alphonse, pourroit donner de nouveaux pretextes à la guerre civile.

Le Roy entièrement gouverné par la Cuéva, & qui d'ailleurs avoit autant de joye de pouvoir retirer sa femme des mains des rebelles, que de l'empêcher d'aller en Portugal, & qui à toutes ces



considerations joignit un desir secret de se vanger d'Alphonse, approuva ce que la Cuévaluy dit, & il luy donna des troupes pour se mettre à la suite des fugitifs, & pour tâcher de leur couper chemin.

On n'eut pas de peine à y réasfir, puis qu'à mesure qu'Alphonse & la Reine s'éloignoient de Madrid, ils approchoient de l'Armée du Roy, ne pouvant prendre par ailleurs la route du Portugal, sans s'exposer à des longueurs infinies; & d'ailleurs leur déguisement les asseuroit dans l'esperance de n'être pas reconnus.

Cependant ils le furent. La Cuéva averty par des Espions, de la route qu'ils avoient prise, se cacha dans un bois avec la troupe qui l'accompagnoit; & Alphonse qui ne se défioit de rien, alla donner dans son embuscade.

Il voulut resister: mais il fût bien

tôt

tôt entourré & contraint de se rendre. On le garrota sur un cheval; & il eut le chagrin de voir que c'étoit la Cuéva qui conduisoit ce parti, & qui s'étant fait voir à la Reine, la conjura avec beaucoup de respect de souffrir qu'on l'arrachât à ses ravisseurs pour la rendre au Roy son époux.

Jamais état ne fut plus affreux que celui où se trouva Alphonse. Il voyoit sa perte assurée: mais ce qui le touchoit le plus, étoit de voir Bertrand de la Cuéva qu'il haïssoit comme son Rival, devenu maître de la Reine; & peut-être craignit-il que cette Princesse n'eût pas toujours la force de résister aux poursuites d'un homme d'autant plus entreprenant, que son amour étoit autorisé par le Roy même.

Cependant, la Reine ayant répondu à la Cuéva, qu'elle étoit prête d'aller par tout où il luy plairoit de la

conduire; le conjura d'avoir assez de generosité pour rendre la liberté à Alphonse. La Cuéva qui vouloit plaire à cette Princesse, & qui ne prévoyoit pas qu'Alphonse pût jamais devenir un Rival redoutable, & qui peut être eut assez de generosité pour faire une belle action, ordonna qu'on le déliât; Alphonse trouva quelque chose de plus affreux encore à avoir cette obligation à son Rival, qu'il n'en trouvoit à se voir  
 „entre les mains: „ Non, Madame,  
 „dit-il à la Reine, en voyant qu'  
 „on le délioit, n'obligez point la  
 „Cuéva à me rendre la liberté; &  
 „si vous avez quelque pouvoir sur  
 „son esprit, employez-le à obtenir  
 „qu'il me donne la mort. Puis  
 „adressant la parole à la Cuéva;  
 „Comte, luy dit-il, tu ferois une  
 „bien plus belle action, si au lieu  
 „de remettre la Reine entre les  
 „mains de son tiran, tu voulois avoir  
 „la gloire que j'ay recherchée  
 de

de la conduire en un Royaume où  
l'on sçaura rendre justice à son me-  
rite. La Cuéva au lieu de répondre,  
fit marcher le brancard de la Reine  
du côté du Camp, & laissa Alphon-  
se libre, & les deux hommes qu'il  
avoit à sa suite.

Alphonse suivit long-temps des  
yeux le brancard, & l'ayant veu  
disparoître, il alla se cacher dans le  
premier Bourg qu'il trouva, & il y  
passa la nuit, incertain du parti qu'il  
devoit prendre.

Ce fut alors qu'il fit reflexion  
aux malheurs où l'avoient exposé  
tant d'infidelitez qu'il avoit faites  
à Catherine de Sandoval ; il  
comprit qu'il ne pouvoit plus es-  
perer de voir la Reine : & quoi-  
qu'il trouvât également du danger  
à retourner à Madrid ; il aim mieux  
prendre ce parti, que de se jet-  
ter dans l'Armée du Roy : „  
Je ne puis plus vivre, se disoit-  
il à luy-même ; mais au moins

„ puis qu'il faut que je perisse , je  
 „ dois choisir pour le lieu de ma  
 „ mort, celuy où je pourray voir en-  
 „ core une personne dont la haine  
 „ m'est insupportable. Dans ces pen-  
 sées il prit la route de Madrid , où  
 les choses avoient bien changé de fa-  
 ce depuis le peu de temps qu'il en é-  
 toit sorti.

Le vieux Marquis de Villéna  
 s'y étoit déclaré amoureux de Ca-  
 therine de Sandoval, soit qu'il eut  
 dissimulé cet amour, tant qu'il a-  
 voit crû que Catherine aimoit Al-  
 phonse, soit qu'il l'eut aimée par une  
 de ces impressions soudaines qu'on  
 reçoit quelquefois lors qu'on y pense  
 le moins. Il n'avoit pas tardé à luy  
 déclarer son amour, & à luy faire en  
 même temps la proposition de l'é-  
 pouser. Catherine avoit demandé du  
 temps à dessein d'éviter un mariage,  
 qui quelque avantageux qu'il luy  
 fut, ne s'accordoit pas avec la reso-  
 lution qu'elle avoit prise de se retirer  
 du

du monde, & de s'enfermer à Toledé dans un Monastere de Religieuses.

L'Infant Dom Alonse mourut presque en même temps : & Catherine ayant appris que la Reine avoit été enlevée, & ne doutant point qu'Alphonse ne fut entre les mains du Roy, & qu'il ne pouvoit éviter de perir ; elle changea tout d'un coup la resolution qu'elle avoit prise de se retirer, & elle dit au Marquis de Villéna qu'elle étoit prête à l'épouser, pourveu qu'il voulut écouter les propositions d'un accommodement avec le Roy, & mettre entre les conditions de l'accocomodement, qu'on assure- roit la vie & la liberté d'Alphonse.

Le Marquis auroit peut être eu de la peine à consentir à ces propositions, si la mort de l'Infant ne luy eut fait voir que c'étoit pour luy une necessité de faire son accom- modement avec le Roy. Il

pro-

promit à Catherine tout ce qu'elle luy demanda ; & Catherine l'assura qu'elle étoit prête à l'épouser.

Alphonse arriva à Madrid sur ces entrefaites ; & apprenant que Catherine alloit épouser le Marquis de Villéna , & qu'elle n'avoit consenti à ce mariage que pour luy sauver la vie ; il eut d'abord tant d'admiration pour cette illustre fille, qu'il ne crut pas devoir paroître, de peur que sa présence ne luy fit manquer un établissement qui luy étoit si avantageux. Il se trouva donc assez genereux pour vouloir faire en cette occasion en faveur de sa Maîtresse , ce que sa Maîtresse avoit fait tant de fois pour luy. Mais il n'avoit pas le cœur assez ferme pour soutenir long-temps une resolution si opposée à son caractère. Il fit d'autres reflexions qui combattirent sa generosité. Il vit bien que si le  
Mar-

Marquis épousoit Catherine , il  
 falloit qu'il s'attendit à ne la ja-  
 mais voir. Cette separation luy  
 parut insupportable , & sans sca-  
 voir précisément ce qu'il vouloit,  
 il alla chez le Marquis , & il ap-  
 prit par là à tout le monde qu'il  
 estoit revenu , & que la Cuéva  
 luy avoit rendu la liberté. „ Je  
 viens , dit-il , au Marquis, vous  
 trouver, Seigneur, pour vous ap-  
 prendre que si vous n'avez pro-  
 mis d'épouser Catherine de San-  
 doval que pour affermer ma vie,  
 vous estes quitte de vôtre promesse  
 puisque vous me voyez , & que  
 rien ne vous oblige maintenant  
 d'achever ce mariage. Il pronon-  
 ça ces paroles avec tant d'aigreur ,  
 que le Marquis les prit pour une  
 insulte , & répondant sur le même  
 ton : „ Non, non , dit-il, vos in-  
 terêts n'ont point de part au des-  
 sein que j'ay pris; j'épouse Catheri-  
 ne, parce que je la veux épouser ;  
 &



„ & je ne rends compte à perfon-  
 „ ne du motif de mon mariage : mais  
 „ comme vous avez été toute vô-  
 „ tre vie un esprit inquiet ; il est bon  
 „ qu'on s'affeure de vous , & qu'on  
 „ vous faffe recevoir icy les traite-  
 „ mens que vous meritez. En di-  
 „ fant ces paroles, il ordonna qu'on se  
 „ faifit d'Alphonfe & qu'on le gar-  
 „ dât feurement : mais un moment  
 „ après changeant de penfée il le fit  
 „ revenir , & après luy avoir repro-  
 „ ché fon ingratitude, puis que c'é-  
 „ toit luy qui avoit empêché qu'on  
 „ ne l'executât dans la prifon d'où il  
 „ l'avoit retiré , & fes infidelitez  
 „ pour Catherine , dont il avoit été  
 „ plus aimé & plus eftimé que ne le  
 „ meritoit un homme qui avoit eu  
 „ la lâcheté de luy preferer une  
 „ Princeffe auffi décriée que la Rei-  
 „ ne ; „ Mais pour vous marquer,  
 „ pourfuivit-il, que je ne veux point  
 „ icy me fervir de mon autorité ,  
 „ je vas faire prier Catherine de  
 San-

Sandoval de décider elle-même  
 fur le mariage qui vous alarme ;  
 car je ne teray à cet égard que  
 ce qu'il luy plaira que je fasse.  
 En achevant ces paroles , il en-  
 voya prier Catherine de vouloir  
 bien se rendre auprès de luy. Elle  
 avoit déjà été instruite du retour  
 d'Alphonse , & elle fut fort in-  
 quiettée du sujet pour lequel on la  
 mandoit. Elle arriva ; & le Marquis de  
 Villéna ayant fait retirer tout le  
 monde , resta seul avec elle & Al-  
 phonse.

Il s'agit, dit-il, Madame, de  
 sçavoir si je dois vous tenir la pa-  
 role que je vous ay donnée de vous  
 épouser, puis qu'on prétend que  
 je n'y suis plus obligé, voyant qu'  
 Alphonse n'est pas dans le danger  
 où nous le croyions. Je ne vous  
 dissimuleray point, Seigneur, re-  
 prit Catherine, que j'ay aymé  
 Alphonse, & que je l'ayme encore  
 assez pour ne vouloir pas sa mort.

J'a-

„ J'ajouâteray même , que l'envie  
 „ de mettre sa vie en feureté , m'a  
 „ fait répondre à l'honneur que  
 „ vous m'avez proposé , & chan-  
 „ ger la resolution de me retirer  
 „ du monde. Mais la part que je  
 „ prens à sa conservation ne doit  
 „ point vous allarmer , puisque je  
 „ vous jure que je ne le verray ja-  
 „ mais; & ce n'est point l'honneur d'  
 „ être vôtre épouse , ny aucune in-  
 „ constance de mon cœur qui m'a  
 „ changé pour luy; c'est ce que je me  
 „ dois à moy-même après sa mauvai-  
 „ se conduite , & la honte où il s'est  
 „ exposé d'être cause de l'iniure qu'  
 „ on fait à la reputation de la Reine.  
 „ Oüy, Alphonse, luy dit-elle, en luy  
 „ adressant la parole ; vous estiez  
 „ assez instruit des circonstances où  
 „ vous avez entré chez cette Prin-  
 „ cesse , & vous luy deviez assez ,  
 „ pour ne pas exposer sa reputati-  
 „ on par une visite si temeraire.  
 „ Car pour qui passez-vous dans le  
 mon-

monde, apres avoir donné lieu de “  
croire tout ce qu’il plaît à ses en- “  
nemis de publier contre son hon- “  
neur? Je ne veux point vous acca- “  
bler, & je croy que vous n’avez pas “  
préveu de si honteuses suites: mais “  
enfin, le mal est fait, & pour re- “  
connoissance de l’amour que vous “  
avez eu pour moy, vous devez “  
vous contenter de l’interest que “  
j’ay pris & que je prens encore “  
à vôtre vie: mais il faut que nous “  
nous separions pour touûjours, & “  
que vous ne vous souveniez de “  
moy, que pour profiter des ex- “  
emples que j’ose dire que je vous “  
ay donnez de l’amour le plus pur “  
qui fût jamais. “

A mesure que Catherine parloit,  
les yeux d’Alphonse se remplisso-  
ient de larmes; le Marquis de Vil-  
léna luy-même étoit attendri, &  
ne pouvoit s’empêcher d’admirer  
une si merveilleuse personne: „ “  
Les larmes que je répands, “  
reprit

„ reprit Alphonse, en se jettant  
 „ aux pieds de Catherine, vous  
 „ marquent assez, Madame, que  
 „ je connois toute mon infortune:  
 „ O Dieu! se peut-il faire, que j'a-  
 „ ye été aimé de vous, & que je  
 „ n'aye pas connu quel trésor j'a-  
 „ vois en vous. Seigneur, dit-il,  
 „ en parlant au Marquis, ne me  
 „ laissez point survivre à ma honte  
 „ remettez-moy entre les mains des  
 „ Bourreaux d'où vous m'avez re-  
 „ tiré, & ôtez-vous par ma mort  
 „ toutes les inquietudes que vous  
 „ peut donner un amour que j'ay si  
 „ peu mérité. Car que sçait-on de-  
 „ quoy je serois capable; il n'y a ny  
 „ entreprises, ny extremitez, ny  
 „ crimes mêmes, où je ne fusse prest  
 „ de consentir pour retrouver le bien  
 „ que j'ay perdu; & tant que je vi-  
 „ vray, vous ne serez jamais tran-  
 „ quile possesseur d'un cœur qui a  
 „ été à moy, & dont jamais rien ne  
 „ sçauroit remplacer la perte; Non,

Al-

Al-

Alphonse, reprit le Marquis, je  
 ne seray cause ny de vôtre mort,  
 ny de vôtre desespoir; il ne sera  
 pas dit qu'à mon âge je n'aye pû  
 me rendre maître de mes passions  
 & il ne tiendra pas à moy que  
 vous ne soyez heureux. J'ay vou  
 lu épouser Catherine de Sandoval,  
 parce que j'ay crû ne pouvoir rien  
 faire de plus, pour luy témoi-  
 gner que je la distinguois du reste  
 des femmes. Je voy maintenant  
 qu'il y a un moyen plus glorieux  
 encore de luy marquer mon a-  
 mour & mes distinctions- c'est  
 de me joindre à vous pour vous  
 ayder à regagner le cœur qu'elle  
 vous avoit donné, & que person-  
 ne n'aura après vous. Je n'ay re-  
 cherché la possession de sa per-  
 sonne, qu'autant que j'ay esperé  
 de posseder un cœur si digne d'é-  
 tre souhaité: je ne me flatte plus de  
 cette esperance, & je n'en vi-  
 sage aucun autre moyen de luy  
 plai-

„plaire que de vous rendre à elle ,  
 „plus digne d'elle que vous n'a-  
 „vez été. Le Marquis ayant par-  
 lé de la sorte , conjura Catherine  
 de Sandoval de ne point contrain-  
 dre l'inclination qu'elle avoit tou-  
 jours eu pour Alphonse , d'ou-  
 blier sa mauvaise conduite, & de  
 luy donner au moins le temps de  
 la reparer , s'engageant de ne rien  
 épargner de son côté pour le faire  
 comprendre dans l'amnistie que le  
 Roy promettoit aux Conjurez ,  
 s'ils vouloient mettre bas les ar-  
 mes.

Soit que la joye que Catherine  
 eut de voir que le Marquis ne s'ob-  
 stinoit point à un mariage pour  
 lequel elle avoit une repugnance  
 infinie; soit que l'amour qu'elle a-  
 voit pour Alphonse se réveillât ;  
 soit qu'ayant pris la resolution de se  
 retirer du monde , elle crut devoir  
 dissimuler : elle parut avoir pour  
 la generosité du Marquis toute  
 la

la reconnoissance qu'elle meritoit, & donner à Alphonte les esperances dont le Marquis vouloit le flatter, pourveu qu'il raparet sa mauvaise conduite, en redevenant également fidele, & au Roy & à sa Maîtresse.

Alphonse se jetta vingt fois à ses pieds & à ceux du Marquis, & il crut encore à ce moment avoir absolument oublié la Reine, & n'être plus capable d'une autre amour que de celuy de Catherine.

Le Marquis de Villéna qui comme on peut juger par ce que nous venons de dire, étoit véritablement un grand homme, s'étant rendu maitre de son amour, ne pensa plus qu'à rendre le repos à la Castille : & il fit bien paroître qu'il n'avoit point eu d'autre veuë en prenant les armes, que d'asseurer le repos, puisque dès que l'Archevêque de Seville luy vint faire de la part du Roy des propositions

K

d'un



d'un accommodement avantageux à l'Etat, il l'écoûta.

Soit qu'il fut persuadé que la fille de la Reine ne fut pas fille du Roy; soit qu'il comprit qu'il étoit nécessaire pour la gloire de l'Espagne que l'Infante Isabelle re-  
gnât: il ne voulut jamais entendre à aucun acommodement, qu'à condition qu'Isabelle seroit déclarée seule heritiere du Roy son frere, que la Reine & sa fille seroient renvoyées en Portugal, & que Bertrand de la Cuéva seroit éloigné.

Le Roy consentit à ces trois conditions; & le Traité ayant été signé, on prêta de nouveau le serment au Roy; & la Princesse Isabelle fut solennellement reconnuë pour heritiere de Castille.

Le Roy qui avoit lieu d'être peu attaché à la Reine pour toutes les raisons qu'on a pû voir, n'eut aucune peine à consentir à son éloignement, & il ne fut touché que  
de

de celuy de Bertrand de la Cuéva, mais il fallut diffimuler: & après avoir protesté à la Cuéva qu'il ne seroit pas long-temps sans le rapeller, il luy donna la commission de conduire la Reine en Portugal, & d'y rester jusqu'à ce qu'il fût assez maître pour le faire revenir.

Le Marquis de Villéna n'oublia pas dans le Traité les interets d'Alphonse, & le Roy contraint de diffimuler, consentit à le voir, & parût trouver bon qu'il épousât enfin Catherine de Sandoval.

Si Alphonse avoit sceu profiter des circonstances, il n'auroit tenu qu'à luy, & de posséder sa Maîtresse & d'assurer sa fortune. L'Infante Isabelle qui par les conseils du Marquis de Villéna, avoit presque toute l'autorité dans le Conseil du Roy, vouloit qu'on donnât à Alphonse la principale

charge dont on avoit dépoüillé la Cuéva, qui étoit la grande Maîtrise de S. Jaques ; & Catherine de Sandoval n'étoit point assez changée pour avoir de la peine à l'épouser.

Tout sembloit donc luy être favorable : & il est surprenant qu'après tant d'expériences & de malheurs, il n'eût pas plus de fermeté qu'il en eut , pour résister au seul obstacle qui s'étoit jusque-là toujours opposé à son bon-heur.

Mais ayant appris tout le détail de ce qui s'estoit passé, après que la Cuéva eut enlevé la Reine ; & voyant de plus que ce Rival tout banni qu'il étoit, avoit la commission de conduire cette Princesse , & de rester avec elle en Portugal : il sentit renaître ses anciennes jalousies, & le vain bon-heur de la Cuéva luy parut préférable à tout ce qu'on luy destinoit de solide à la Cour.

Ce-

Cependant s'il avoit voulu y faire reflexion, tout ce qui étoit arrivé depuis que la Reine avoit été conduite à l'Armée du Roy, auroit dû luy servir de motif pour profiter de sa fortune. Mais il est rare qu'un homme qui n'a pas sceu se rendre maître d'une passion, ait un juste discernement des choses qui meritent son attachement ou son indifférence. Il suit ce qui le frappe le plus ; & toujours dans l'agitation, ce qui luy servoit de regle aujourd'huy, le dérange demain. C'est-là ce qui arriva à Alphonse ; car, pour reprendre les choses de plus haut : Dès que Bertrand de la Cuéva eut conduit la Reine au Camp, & qu'il eut été rendre compte du succès de cet enlèvement, le Roy fut embarrassé sur le party qu'il devoit prendre : „ Verray-je, “ disoit-il à la Cuéva, une “ femme qui a eu le front de me dire

K 3

qu'elle

qu'elle étoit la femme d'Alphonse, & qui depuis a eu avec luy toutes les manières qui l'ont décriée parmi les Conjurez. Si la Cuéva avoit eu un peu de délicatesse, il auroit aisément donné au Roy le conseil qui convenoit & à sa gloire & à l'état de sa fortune. Et il n'y a point de doute que ce Prince qui ne pouvoit aimer la Reine, & qui voyoit qu'on ne conspiroit que pour la faire bannir, auroit également trouvé du côté de sa gloire & de son interest, des raisons non seulement de ne la point voir, mais aussi de la chasser. Cependant, Bertrand de la Cuéva étoit amoureux de cette Princesse, & cet Amant semblable à ceux qui ont la vanité de vouloir passer pour heureux dans leurs amour, étoit ravi qu'on le crut Pere de la fille dont elle étoit accouchée. Il sçavoit pourtant bien que c'étoit Alphonse,

&

& il ne pouvoit douter que ce Rival ne fut aimé de la Reine : les derniers bruits qu'on avoit fait courir contre l'honneur de cette Princesse, le devoient confirmer encore dans cette pensée : & tout cela auroit dû luy servir pour l'engager & à fuir la Reine, & à detabufer le public de l'opinion où l'on étoit touchant ses amours avec elle. Mais la Cuéva étoit aussi rempli de vanité que d'amour : & si l'on a veu dans Alphonse les travers d'un amour sans conduite ; on peut voir aussi dans la Cueva le ridicule d'un amour vain qui cherche à éclater.

Il vouloit qu'on le crut bien avec la Reine : & pour marquer qu'il y prenoit interest, il demanda la commission de la retirer des mains d'Alphonse, & il obtint celle de la voir à toutes les heures du jour, dès qu'elle fût arrivée au Camp. Il prit d'abord pour pre-

texte de ses visites frequentes, le soin de luy rendre compte des dispositions du Roy à son égard; mais en effet, il ne luy parla que de son amour. La Reine qui n'étoit pas assez maîtresse, pour laisser agir le mépris qu'elle avoit pour luy, fit semblant de l'écouter. Cette complaisance l'enhardit jusqu'à oser luy proposer le même dessein qu'il avoit déjà eu, de luy faire donner un second enfant au Roy de Castille. „J'au-  
 „ray soin, luy disoit-il-il, que le  
 „Roy vous voye, & vous avez in-  
 „terest de faire croire en de venant  
 „dans ces circonstances Mere d'un  
 „second enfant, que le Roy est  
 „le Pere du premier.

Personne ne lira cette Histoire, qui ne soit touché du malheur d'une Princesse exposée à de si violentes propositions; mais telle fut la Reine Jeanne de Portugal, dont nous parlons: ayant de la

la vertu, elle vécut fans qu'on la crut vertueufe, & chacun sous le regne d'Ifabelle, prenant plaisir à la déchirer, en inventa & en répandit mille honteuses calomnies.

Cependant, elle n'avoit pourtant à se reprocher que ce malheur, d'être femme d'un homme qui ne pouvoit être son mary; & d'avoir aimé un Amant qu'elle avoit trouvé aimable; & c'est ce qui doit faire voir que la reputation de la vertu dépend quelque fois plus des circonstances, que de la vertu même.

La Reine se défendoit du mieux qu'elle pouvoit des poursuites de la Cuéva, quand le Conseil du Roy obligea ce Prince à faire les propositions de l'accommodement dont nous avons parlé: & la première chose que fit la Reine se voyant la victime de cette Paix, fut d'écrire à Alphonse, & après luy avoir rendu compte de tout ce qui



regardoit l'amour de la Cuéva, elle finissoit en luy disant, qu'il ne devoit pas la laisser entre les mains de son Rival, & que s'il avoit pour elle tout l'amour dont il l'avoit flatée, il ne tarderoit pas à la suivre en Portugal, où ils pourroient faire enfin leur mariage, en apprenant a toute la terre que le Roy de Castille n'avoit pû être son époux.

Alphonse receut cette lettre dans le temps que l'Infante l'avoit choisi pour la grande Maîtrise, & que Catherine de Sandoval ne pouvoit presque plus se défendre de l'épouser; cette funeste lettre acheva sa perte.

Il ne crut pas qu'il luy fut permis d'abandonner cette Reine; il fut outré de l'insolence de la Cuéva; & peut-être se flata-t'il qu'il y auroit plus de gloire à épouser une Reine, qu'une Amante qui n'avoit nulle autre distinction plus grande que sa fidélité. Etant

Etant donc resolu de faire ce que la Reine luy mandoit, il osa en parler à Catherine de Sandoval; à la verité il ne luy dit pas que son dessein étoit d'épouser cette Reine; il luy dit simplement qu'il vouloit aller tuer la Guéva.

Catherine luy voyant une resolution à laquelle elle s'attendoit si peu, crut sentir éteindre le reste d'amour qu'elle avoit encore pour luy. Elle se contenta de luy demander froidement s'il étoit devenu fou: & voyant bien qu'elle avoit trop differé à prendre son parti avec un homme sur lequel il y avoit si peu de fonds à faire; elle le quitta, & elle alla disposer tout pour executer le dessein qu'elle avoit de se faire Religieuse à Toléde.

Elle ne communiqua ce dessein qu'à la jeune Marquise de Villéna, encore même ne luy en fit-elle la confidence que sur le point

point de son départ. Elle ne put en luy découvrant cette resolution, s'empêcher de se plaindre d'Alphonse, & de rendre compte à son Amie, du dessein où il étoit d'aller chercher la Reine en Portugal.

La Marquise qui étoit touchée de perdre Catherine de Sandoval, & qui crut que le dessein où elle étoit de se retirer, n'étoit causé que par l'inconstance d'Alphonse, avertit cet Amant de ce qui se passoit, & elle luy dit en termes les plus touchans qu'elle pût imaginer, que cette genereuse Amante ne pouvant soutenir tous les chagrins qu'il luy donnoit, alloit pour jamais renoncer au monde.

Ce discours fit sur le cœur de cet Amant tout l'effet que la Marquise avoit souhaité; & Alphonse n'eut pas plus de force pour se défendre de l'amour qui le

le rentraina en ce moment vers Catherine, qu'il en avoit eu pour résister à celui qui l'appelloit vers la Reine: ainsi sacrifiant toujours ses intérêts à la dernière passion qui faisoit le plus d'impression sur son cœur; il différa son départ, & il ne chercha plus qu'à voir Catherine de Sandoval, & à la détourner de son dessein.

Cependant il avoit pris des mesures pour se rendre en Portugal qui avoient été découvertes, & qui le faisoient passer pour criminel dans le Conseil du Roy: car voulant cacher le véritable motif qui luy faisoit chercher la Reine, il avoit dit assez hautement qu'il étoit honteux au Roy & au Royaume de Castille, d'avoir chassé cette Reine: & il avoit même tâché d'inspirer à quelques gens du Conseil le desir de la rappeler. Ce dessein étoit une espece de crime de leze-

Majesté dans le gouvernement present, qui avoit déferé toute l'autorité à Isabelle : & cette Princesse apprenant qu'Alphonse dans le temps qu'il étoit comblé de ses graces, formoit des desseins si contraires à ses intérêts, fut la première à dire au Roy, que jamais il n'auroit de repos qu'il ne se fût défait de luy. Le Roy qui avoit tant d'autres raisons de souhaiter la mort d'Alphonse, la jura à sa sœur, & donna ses ordres pour le faire arrêter.

Alphonse en fut averti, & il auroit eu le temps de se sauver, s'il avoit pû se résoudre à laisser Catherine de Sandoval exécuter le dessein de s'enfermer à Toledo. Il préfera donc le soin de détourner cette illustre fille d'une résolution si violente, à celuy de sa propre vie; ou plutôt il ne délibéra point, & toutes ses pensées le porterent vers Catherine.

Elle étoit déjà partie ; & Alphonse qui s'étoit mis à la suivre, ne la joignit qu'à Toledé. Il luy fit paroître tant de repentir de sa conduite passée, & il luy donna tant d'assurance d'une fidelité inviolable, qu'elle commençoit à voir chanceler la resolution de se faire Religieuse, quand on vint arrêter Alphonse de la part du Roy.

Il vit bien qu'il étoit perdu, & que le Roy qui l'avoit toujours haï, ne laisseroit pas échaper cette occasion de le perdre. Il pria celui qui l'arrétoit, de luy permettre de voir Catherine de Sandoval, & en ayant obtenu la permission, il luy dit adieu, persuadé qu'il ne la reverroit jamais, & la conjurant au lieu de se faire Religieuse, d'épouser le Marquis de Villéna.

Cet adieu fut si touchant, & Catherine fut si persuadée qu'on alloit

loit le faire mourir, que son amour se renouvella tout entier, & qu'elle oublia tous les sujets qu'elle avoit eu de se plaindre de luy, pour ne plus penser qu'à aller solliciter sa grace.

En effet, elle sçavoit bien qu'elle étoit la cause innocente de ce qu'Alphonse avoit été arrêté, & qu'il auroit pû prendre la fuite, s'il n'avoit mieux aimé la suivre à Tolède.

Elle reprit donc pour luy non seulement tout l'amour, mais encore toute l'estime qu'elle en avoit euë; & le dernier sacrifice de son Amant effaçâ toutes ses infidelitez & tous ses crimes.

Elle retourna à Madrid pendant qu'on conduisoit Alphonse à Medina del Campo.

Le Roy avoit une autre Maîtresse nommée Dona beatrice de Guionar, & il ne voulut jamais ny voir, ny écouter Catherine sur le sujet

jet d'Alphonse. La Marquise de Villéna qui s'accusoit de son côté d'être cause de sa perte, par l'avis qu'elle luy avoit donné de la retraite de Catherine, employa pour luy tout le credit qu'elle avoit, & auprès de l'Infante Isabelle, & sur l'esprit de son beau-pere; mais ce fut inutilement: & Alphonse fut condamné comme criminel de leze-Majesté, sans qu'on fit aucun détail de son crime.

Il ne resta plus d'autre esperance à Catherine, que de faire proposer son mariage avec le Marquis de Villéna; & elle tenta toutes les manieres honnêtes qu'elle pût employer pour luy en faire reprendre le dessein. Le Marquis luy répondit qu'il admiroit son courage & sa fidelité; mais qu'il n'étoit plus en termes où il pût penser à ce mariage, qui d'ailleurs ne serviroit de rien pour sauver Alphonse, par la resolution où il



234 HISTOIRE  
voyoit le Roy de le faire perir. Il ne resta donc à Catherine que son desespoir & ses larmes.

Cependant on s'avisa par le Conseil de l'Infante qui vouloit s'affesurer la Couronne, de faire proposer à Alphonse sa grace & sa liberté, à condition qu'il déclareroit le commerce qu'il avoit eu avec la Reine, & que c'étoit luy qui étoit Pere de la fille qu'elle avoit.

On choisit Catherine de Sandoval pour aller luy faire cette proposition: mais cette vertueuse fille refusa de s'en charger, aimant mieux que son Amant pérît, que de luy faire avoir la vie par un aveu qui deshonnoreroit la Reine. Elle fit même quelque chose de plus; car craignant que cette proposition ne luy fût faite par un autre, & que la crainte de la mort n'obligeât Alphonse à l'aveu qu'on exigeoit de luy, elle trouva le moyen de luy écrire, & de le conjurer

rer de mourir plutôt, que de faire cette injure à la Reine.

Alphonse receut la lettre de Catherine, presque en même temps que le même Paciéco dont nous avons parlé, alla luy faire cette proposition de la part du Conseil du Roy.

Alphonse la refusa constamment, soit qu'il fût encouragé par la lettre de Catherine, soit qu'il eut assez de grandeur d'ame pour ménager au peril de sa vie, la reputation d'une Reine qu'il avoit aimée.

Il dit donc à Paciéco, que bien loin de dire qu'il eut jamais eu aucun commerce avec la Reine, il étoit obligé de publier en mourant, qu'il n'avoit jamais remarqué dans cette Princessè que des sentimens & une conduite digne de son rang.

Paciéco rapporta cette déclaration, qui ne servit qu'à hâter le supplice

236 HISTOIRE  
plice & la mort d'Alphonse. On  
luy prononça sa Sentence qui le con-  
damnoit à perdre la tête. Il mar-  
cha au suplice avec toute la constan-  
ce & la fermeté d'un homme qui  
méprisoit la vie : & on peut juger  
par le courage avec lequel il mourut,  
qu'il auroit été un des plus  
grands hommes de son siecle, sans  
le fatal amour qui le partagea toute sa  
vie, & qui fut la cause funeste de  
tous ses malheurs.

Catherine ayant appris sa mort,  
retourna au Convent de Toledé, où  
elle passa le reste de sa vie, après y  
avoir fait Profession.

La jeune Marquise de Villéna  
pleura long temps cette mort : mais  
personne après Catherine, n'en fut  
plus touché que la Reine, qui fut  
instruite des conditions auxquelles  
on luy avoit offert la vie.

F I N.



n  
n-  
r-  
n-  
ni  
er  
u-  
us  
ns  
fa  
de  
o  
,  
à  
y  
na  
is  
ut  
ut  
l-  
s  
t.  
o

JD. 1200037283

Ayuntamiento de Madrid



